

OCTAVE MAUS

Les Préludes

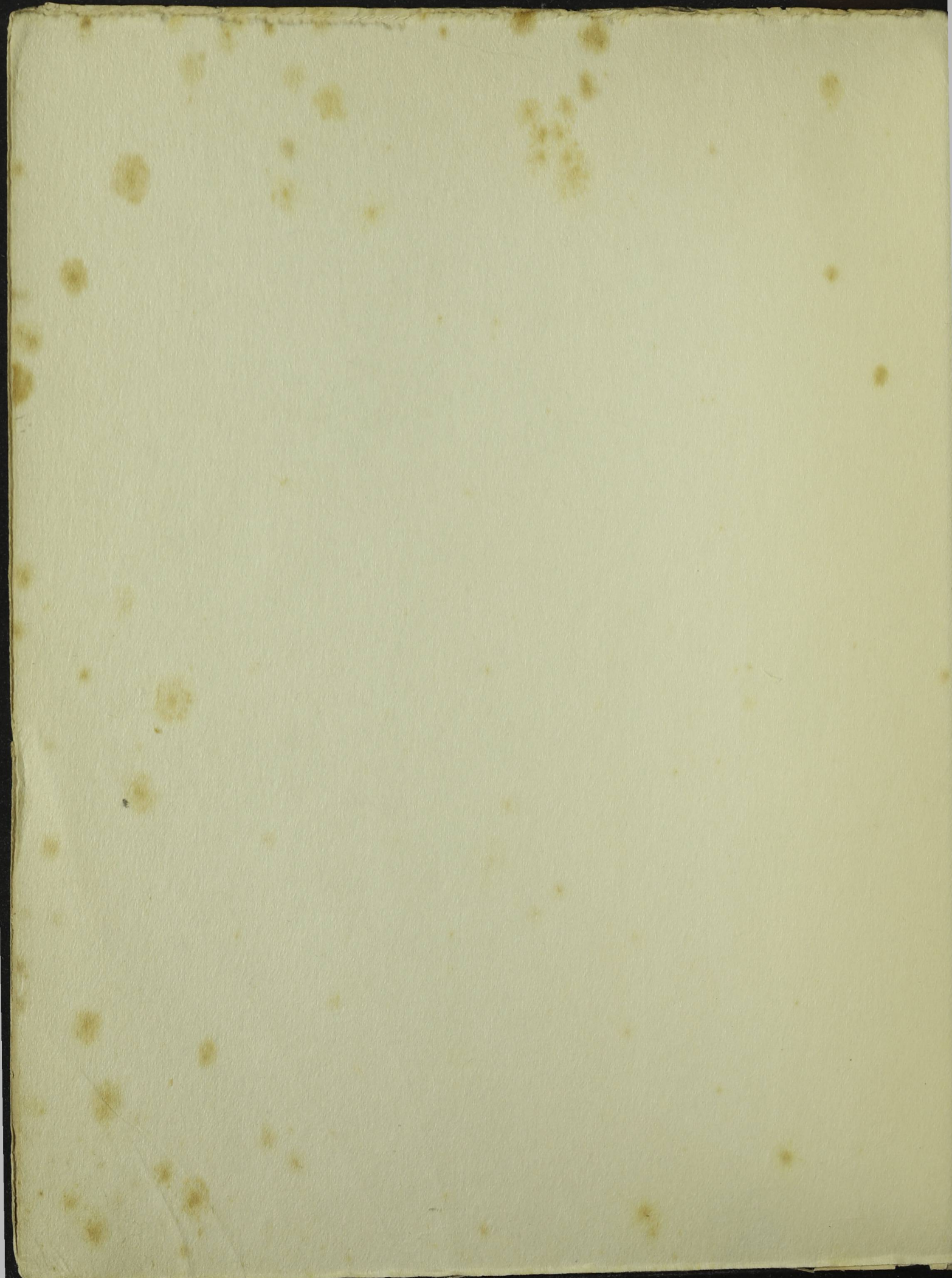
Impressions
d'Adolescence



BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, rue de la Montagne, 86
MCMXXI

ms

21474



A Lucien Christophe, que l'auteur eût aimé,
et à Madame Lucien Christophe,

Bien sympathiquement,

Madeleine Octave Maus

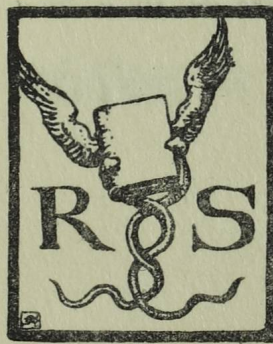
Septembre 21

LES PRÉLUDES

OCTAVE MAUS

LES
PRÉLUDES

Impressions
d'Adolescence

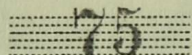


BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, rue de la Montagne, 86
MCMXXI

Il a été tiré de cet ouvrage :

*15 exemplaires sur papier du Japon
(dont 5 hors commerce) numérotés
de 1 à 15 ;*

*35 exemplaires sur papier Vélin à
la cuve (dont 15 hors commerce)
numérotés de 16 à 50.*

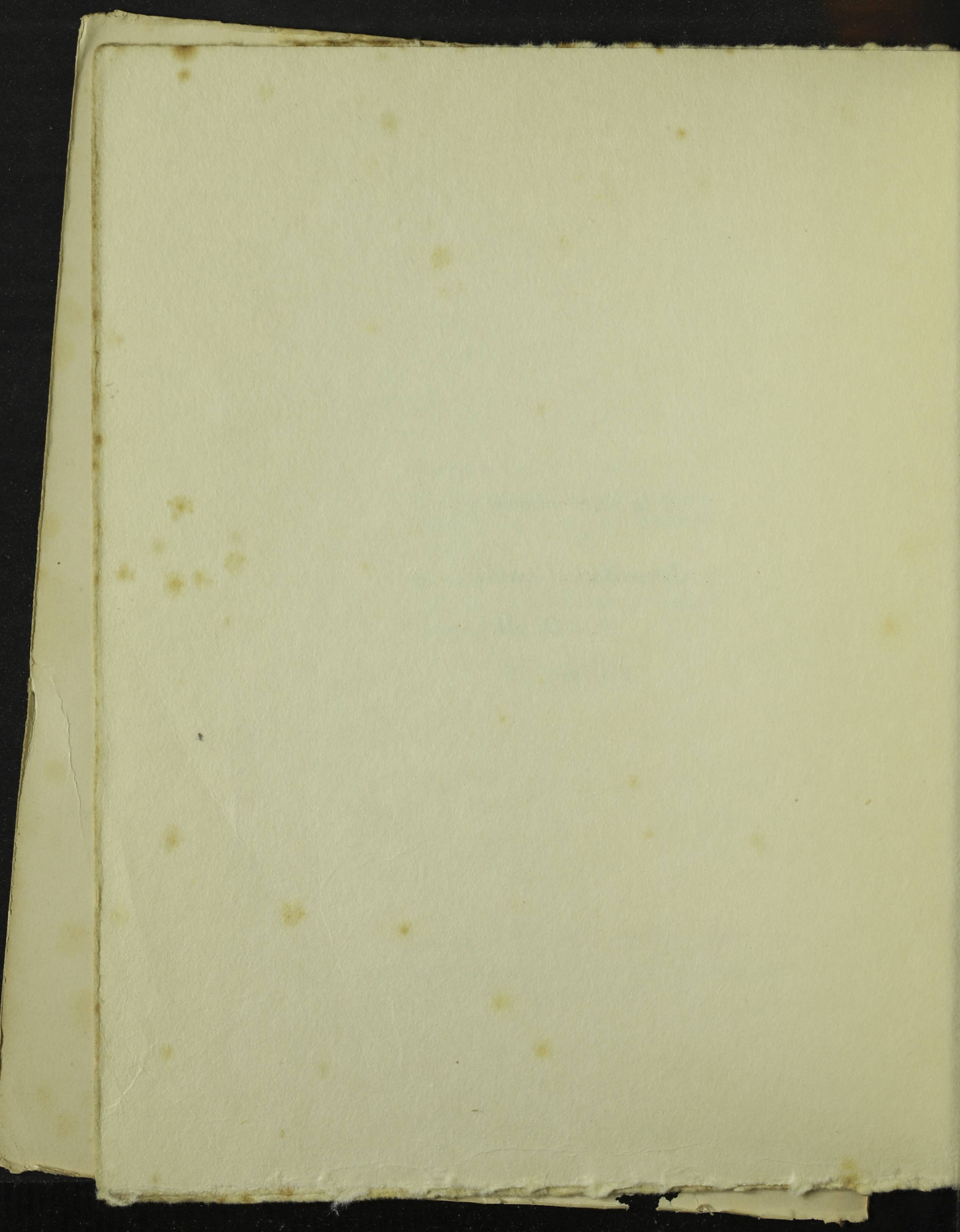
N^o  75

COPYRIGHT BY M^{me} OCTAVE MAUS. — 1921.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

A la chère mémoire
de
Jean-Marie Gevaert.

O. M.



PRÉFACE

Commencé à Lausanne le 23 Septembre 1919, ce livre a été amené en sept semaines au point où il est ici présenté, c'est-à-dire au seuil du chapitre dernier.

L'auteur prenait un plaisir très vif à ces fraîches réminiscences, inventions et transpositions, écrivant avec une hâte que tempérerait seul un souci extrême du style.

Il n'abandonnait un chapitre que mis au point et ne supposant plus de retouches. Peut-être, cependant, eût-il ajouté de-ci, de-là, une phrase, un mot, en manière de jalons destinés à rendre plus perceptible le lien qui réunit les menus épisodes. Lien point anecdotique mais tout intérieur, thème que l'on pourrait nommer, — risquant ce néologisme, — de la « pré-initiation » ; en l'âme de l'adolescent, empreinte à peine appuyée que laissera chacun de ces petits tableaux, préparations innocentes aux divers aspects de la vie.

Octave Maus travaillait aux Préludes depuis peu lorsque sa maladie s'aggrava, mettant un terme au mode d'activité que lui avait dicté la guerre et qui représente, dans la ligne de son existence, un détour fortuit du sort.

Ainsi soustrait aux charges extérieures qu'il s'était créées, rien désormais ne le vint plus détourner de la préoccupation exclusive de l'Art, comme si sa destinée ne se pût conclure que dans son harmonie véritable.

C'est le 11 Novembre, quinze jours avant sa fin, qu'il se vit forcé de déposer la plume. Ensuite, poursuivant sans cesse en esprit l'achèvement des Préludes, il précisa dans ses entretiens les éléments des quelques pages qui manquaient encore.

Ces indications ont été reportées à la fin du volume.

I.

Je ne puis entendre le croassement d'un corbeau rayer la pureté d'un ciel d'été sans qu'aussitôt affluent à mon esprit, dans un frémissement de peupliers, d'ardents souvenirs d'enfance.

A l'extrémité d'une pièce d'eau striée de roseaux, ponctuée de nymphéas, ces peupliers offrent à la caresse de la brise, l'envers argenté de leurs feuilles. Un pont rustique puéril barre l'étang, qui découpe dans une vaste pelouse bordée par une allée de sable jaune un S régulier.

Rouge et blanche une yole s'y balance. Au delà, au ras du sol, et sans que les fils de laiton qui limitent le clos atténuent l'illusion de l'espace, un railway allonge sa voie unique, sur laquelle glisse deux ou trois fois par jour un train minuscule et discret remorqué par une locomotive de bazar.

A perte de vue les prairies verdoient sous le scintillement de la lumière. Des clochers pointent leurs flèches par-dessus les vergers. Parallèles, les

croupes boisées suivent, fermant la vallée, le cours de la rivière, et se perdent dans les lointains horizons où voyage mon rêve, où tendent mes juvéniles désirs d'explorations et de découvertes. Quelle bourgade décèlent, là-bas, cette façade blanche, ces toits d'ardoise, estompés par la distance, et quels sites sauvages abritent ces rochers jaillis de la futaie, sur le flanc du coteau ?

De la fenêtre de ma chambre, au premier étage de la villa où le début d'août me ramène tous les ans, j'observe, la tête dans les mains, ce paysage de quiétude et de silence. La chaleur monte des terrasses inondées de soleil. Le corail d'un sorbier avive la verdure d'un bosquet, un jardinier passe, une corbeille de pêches à la main, et voici la serre où jadis je faisais des pâtés de sable. Là, le pavillon fleurant la résine qui abritait mon commerce de coquillage, de curiosités géologiques et de pommes de pins. Plus loin, à proximité de la haie soigneusement taillée qui défend contre les maraudeurs les parterres fleuris, la place favorite où ma mère, ma tante, les belles dames qui leur font visite, s'installent pour l'après-midi, leur broderie à la main, à l'ombre d'un marronnier sous lequel bruit perpétuellement, au centre d'un bassin circulaire, un petit jet d'eau.

« — C'est l'endroit le plus agréable du jardin, disait ma tante. Il y fait toujours délicieusement frais, et l'on y voit tout sans être aperçu. »

Un vol oblique de corbeaux regagnant les peupliers où ils ont élu domicile me ramène aux

méditations imprécises et aux projets chimériques. Ah ! savoir ce que cache cette colline sur laquelle s'est posé un nuage blanc ! Remonter le cours des ruisseaux qui en ravinent les flancs ! Du sommet, plonger dans la vallée suivante ! On la dit fleurie de bruyères, hérissée de genévriers. Des palettes de moulins y clapotent dans une eau de cristal. Mes treize ans m'interdisent, hélas ! ces lointaines randonnées et me confinent dans le périple, d'ailleurs tendrement aimé, de la villa et de ses alentours.

II.

Veuve de temps immémorial, en possession d'une fortune considérable dont les terres, les prés, les bois formaient le principal revenu, M^{me} de Tarabelle partageait sa vie entre la passion des fleurs et le culte de la musique. La carrière diplomatique de son mari avait été brusquement interrompue par une chute de cheval qui, dès les premières années de leur mariage, lui coûta la vie. Je ne le connus que par une fine miniature qui le représentait en tenue de chasse à courre, habit bleu de roi, culotte blanche et toque de velours noir. La finesse et la distinction de ses traits, que voilait la mélancolie des êtres appelés à mourir jeunes, demeurent gravées dans ma mémoire.

Sœur aînée de ma mère, M^{me} de Tarabelle l'invitait chaque année à venir passer les vacances chez

elle. L'invitation était même superflue. Il était convenu, une fois pour toutes, que le jour même où mon père présidait à la Cour sa dernière audience, nous bouclions nos malles pour Bovrange. C'était, pour les deux sœurs, une joie mutuelle que ce revoir périodique, impatientement attendu. Elles puisaient dans leur profonde affection, qu'aucune ombre ne troubla jamais, un constant intérêt. Et pour couper la longueur des séparations, ma tante de Tarabelle venait, l'hiver, tant que sa santé le lui permit, s'installer durant quelques semaines chez ma mère.

Nos arrivées étaient rituelles. Au moment où le landau, après un virage savant, s'arrêtait devant le perron de la villa, ma tante s'avavançait, souriante, à notre rencontre, tandis que des femmes de service s'emparaient des valises et des cartons à chapeaux. Un bonnet de dentelles noué de rubans mauves encadrait sa chevelure blanche, ramenée en bandeaux sur les tempes. Et le contraste frappait de son visage resté jeune, de son teint frais, de sa vive allure, avec ses cheveux d'argent. Une pèlerine de soie noire enveloppait ses épaules. Des mitaines recouvraient à demi ses mains, que les travaux du jardinage n'avaient pas trop abîmées.

Telle je la vis, immuable, tous les étés, depuis ma petite enfance jusqu'à l'année fatale où, un mois après nos adieux, je fus rappelé à Bovrange, pour suivre au cimetière le convoi de M^{me} de Tarabelle, dont le grand âge n'avait plus offert de résistance à la pneumonie. Elle avait atteint en pleine lucidité sa quatre-vingt-quinzième année.

L'histoire de sa vie était lisse comme son caractère. On ne lui connut aucune aventure, bien qu'à la mort de son mari elle fût très jeune encore et qu'une charmante aquarelle datant de l'année même de l'accident la montrât en robe décolletée, un diadème de perles sur la tête, dans l'éclat d'une beauté radieuse.

Pour moi, qui l'aimais comme seuls les enfants peuvent aimer les vieilles gens, elle eut toujours un âge indéci. Les coques de sa coiffure, son accoutrement suranné la rangeaient parmi les ancêtres. Mais à la voir, alerte et gaie, levée dès six heures pour aller, le sécateur à la main, coiffée d'un grand chapeau de paille bise, émonder ses rosiers et repiquer ses bégonias, il semblait que la fraîcheur du matin effaçât jusqu'aux moindres rides de son visage.

Ses corbeilles, dont la mode récemment implantée des dessins mosaïques disciplinait l'ordonnance, exaltaient son orgueil. En compartiments méthodiques, en arabesques, en festons, les masses florales obéissaient à sa volonté. Symphoniquement, géraniums et salvias, héliotropes, bégonias aux corolles de chair, maintenus par des cordons d'échévérias au feuillage glauque et d'alternantheres amarante, s'épanouissaient en touffes écarlates, safran, améthyste, absinthe, vieil argent, dont les harmonies artificielles et somptueuses, encerclées du feuillage des colius, évoquaient le coloris des tapis de Boukhara.

Je préférais, je le confesse, les parterres où, librement, fusaient en gerbes multicolores, dahlias, glaïeuls et cannas, et ces champs de roses où la France et la Malmaison accouplaient leur parfum,

et ces cohortes de fuchsias, tassés autour de la maison, abrités par les balcons parce qu'ils aiment l'ombre.

« — Félicité, c'est encore plus beau que l'année dernière ! » Jamais mon père ne manquait de faire à ma tante ce compliment. Elle ripostait, visiblement flattée : « Lorsqu'on attend des connaisseurs comme vous, mon cher Charles, on ne saurait se donner assez de peine. » Elle appelait le chef jardinier, qui suivait à quelques pas notre cortège en tournant son chapeau dans ses mains.

« — Venez ici, Lorient, et prenez votre part des éloges que nous adresse le Président. »

De son accent nancéen un peu traînard, l'homme remerciait poliment.

« — On a fait de son mieux, mais il y a eu les limaces, et puis la grêle. »

« — Il n'y paraît pas », répliquait mon père.

Et ma mère ajoutait : « Vous me permettez, n'est-ce pas, d'emporter quelques plantes quand nous quitterons Bovrange ? » C'était une occasion de récompenser les efforts du jardinier et de stimuler son zèle.

III.

« — Une poule sur un mur, qui picote du pain dur... C'est toi qui l'y es ! »

Et la chaîne des enfants, avec des cris et des rires, s'éparpille dans la prairie tandis que je

m'élance à la poursuite de l'un, de l'autre, le visage fouetté par la fraîcheur de la rivière proche, enivré par le jeu et le grand air.

« — Ta vache, Jean-Pierre ! Attention ! »

C'est la sœur de mon ami qui rappelle celui-ci au devoir. Et Jean-Pierre de ramasser un caillou, de le lancer adroitement à la tête de l'animal qui, après une ruade, revient sur ses pas et se remet à brouter.

Jean-Pierre est le fils du meunier ; il a mon âge, mais son existence rustique l'instruit d'une foule de choses que j'ignore et auxquelles il m'initie. Il s'est fabriqué une canne à pêche et m'apprend à prendre des goujons. Un jour il m'a apporté un hérisson que je nourris de fruits ; une autre fois, un busard qu'il aveugla de son mouchoir et qu'il me présenta, sur son poing fermé, comme un faucon. Mon oncle de Garches le récompensa d'un verre de champagne. Il en fit même boire à l'oiseau, qui titubait sur la table de façon comique.

Aujourd'hui, Jean-Pierre me fait don d'un engin destiné à capturer les brochets. Il l'a soigneusement confectionné de ficelles et d'hameçons, mais voici qu'en voulant l'expérimenter devant moi, il le lance à la rivière avec une si belle fougue que l'engin disparaît à jamais, emporté par le courant. Son dépit n'a pas le temps d'éclater. Effrayé par le sifflet d'une locomotive en manœuvre, un poulain prend le galop vers les pâturages voisins. L'enfant bondit à sa poursuite et criant, sacrant, claquant du fouet, ramène le fugitif.

La sœur de Jean-Pierre, Anne-Marie, une jolie fillette blonde et vive, de deux ans plus âgée que moi, préposée comme les autres enfants du village à surveiller le bétail au pré, est habillée avec plus de coquetterie que ses compagnes. Quand nous dansons une ronde, c'est toujours elle qui me prend par la main. Parfois, et cela me trouble un peu, elle se penche vers moi lorsque le mouvement s'alanguit, et je sens ses cheveux ébouriffés caresser ma joue.

Ce jour-là, les petites filles jouaient à la Madame. Et comme la mode était aux crinolines, elles imaginèrent d'arracher à une haie de longues épines dont elles se servirent comme d'épingles pour encercler le bas de leurs jupes d'un flexible rameau de saule coupé sur les berges. Ce fut un triomphe. Toutes se pavanaient, fières des cerceaux d'où leur buste émergeait comme d'une clochette. Elles se lançaient des bourrades, rieuses et légères, tombaient sur le dos, leur crinoline improvisée béant en clef de sol ou en 8 sur le trémoussement des jambes.

Anne-Marie s'excitait, multipliait les culbutes dans l'herbe. Un moment, répétant sans s'en douter l'attitude de l'héroïne d'une œuvre célèbre de Fragonard, « *les Hasards heureux de l'escarpolette* », popularisée par la gravure de N. Lannoy, je la vis lancer du pied son soulier vers le ciel et rester un moment étendue devant moi, robe retroussée, en me regardant avec une expression singulière que je ne lui connaissais pas. Je ne pris conscience que plus tard, en me

remémorant cette minute, de la révélation qu'elle m'apporta.

Les enfants décidèrent d'allumer un feu. Des brindilles flambèrent, puis des branches sèches dont le grésillement colorait les lentes trainées de brouillard que tissait la rivière. Les colchiques ramenaient en bulbe leurs pétales. Des meuglements réclamaient la rentrée à l'étable. Emportés par l'ardeur du plaisir, les enfants, mains unies, tournaient autour du feu en chantant à tue-tête une chanson canadienne importée dans le pays comme ces semences de plantes exotiques que charrie la brise :

Derrière chez mon père,
Vole, vole, mon cœur vole,
Y a un pommier doux,
Eyou!.. Eyou!..
Y a un pommier doux.

Le petit troupeau rassemblé, ils poussèrent vaches, chevaux et chèvres vers le village. Le soir tombait. Aux sons guerriers d'une trompette embouchée par le herdier communal, les bauges s'ouvraient, de proche en proche, à la ruée des cochons dont la bande grouillante et grognonnante, retour des champs, s'engouffrait dans les étables sans qu'un seul goret fit mine de se tromper de porte.

IV.

De très fines tranches de lard fumé frit dans la poêle, et servies sur un guignon de pain de seigle, fournissent chez les paysans une délectable friandise. C'est celle que m'offre souvent ma grande amie Clémence Delbruck.

Fille cadette de cultivateurs aisés, demeurée orpheline avec une kyrielle de frères et de sœurs, Clémence releva courageusement le manche de la charrue paternelle. Trapue, solide, les yeux bleus, la bouche rieuse, elle étonne le village par son ardeur au travail et l'égalité de son humeur. A toutes les besognes qui s'offrent, elle préfère celles que seuls, d'ordinaire, accomplissent les hommes : le labour, le hersage, l'ensemencement, la rentrée des récoltes, le battage en grange.

Parmi ses proches chacun s'est attribué, selon ses goûts, quelque département distinct de l'exploitation agricole. Une sœur préside à l'entretien du bétail et de la basse-cour ; une autre à la direction de la crèmerie, du rucher, à la vente du beurre, aux soins du ménage. Les frères qui ne secondent pas Clémence dans les travaux de culture se sont voués au potager, au verger, aux écuries, à la porcherie. Catherine a épousé l'aubergiste du *Cheval Blanc* ; on l'a surnommée la Chevale blante. Jamais je ne sus pourquoi l'on dérogeait ainsi à la logique grammaticale, d'autant plus qu'une autre fille du village s'étant mariée avec le patron d'un café intitulé

Au Lancier belge, on l'appela avec un semblant de correction étymologique : la Lancière. Auguste, chef de famille, que pour cette raison on nommait « le Delbruck », exerce les fonctions de receveur communal. C'est un homme déjà mûr, avec une barbe carrée grisonnante. A part Catherine, tous vivent en phalanstère, n'ayant les uns vis-à-vis des autres ni jalousie, ni méchanceté, au moins apparente.

Il est curieux de les voir assis, le soir, à la table étroite et longue qui, dans la cuisine, s'étire sous l'escalier de chêne menant à l'étage. Cette cuisine dallée en pierre s'ouvre tout de go sur la rue. Elle sert en même temps de vestibule et d'antichambre. Les flammes d'un feu de bois qui lèchent la crémaillère suffiraient à l'éclairer. Toutefois, une mèche se consume dans l'huile d'une sorte de lampe romaine en poterie, à côté de l'énorme « tine » emplie de pommes de terre cuites à l'étuvée dans laquelle le Delbruck s'apprête à enfoncer la cuiller.

« — Voulez-vous prendre place à notre table et souper avec nous ? me demande-t-il.

» — Je vous remercie, Monsieur Delbruck. Ce serait avec plaisir si je n'étais attendu par mes parents. »

C'est alors que Clémence, qui continue à circuler tout en mangeant, découpe au quartier de lard accroché dans l'âtre quelques lamelles qu'elle présente à la flamme sur la pointe du couteau et me tend, fumantes, sur une tranche de pain.

« — Ceci ne se refuse pas. Cela ouvre l'appétit. »

La flamme de la lampe romaine fait danser sur les murs des ombres fantastiques. Une des sœurs de Clémence apporte à bout de bras une salade, avec un pot de bière que se passent les convives.

Quelquefois une figure nouvelle m'intriguait.

« — Clémence, disais-je à voix basse, qui est ce grand roux au bout de la table ? »

« — C'est notre nouveau domestique. Vous ne le connaissez pas encore ? »

Le spectacle d'un valet habillé exactement comme ses patrons et soupant à leur table bouleversait toutes mes notions sur la hiérarchie sociale.

Les quatre murailles noircies de cette cuisine, l'évier en pierre et sa pompe, les chenets monumentaux et la plaque en fonte à l'image de la Vierge, au millésime 1657, le manteau caparaçonné de suie du foyer qui achève de fumer les jambons, je les aime d'une vieille affection.

Au delà il y a la chambre, où l'on pénètre rarement et jamais sans un brin de cérémonie. Là, tout est d'ordonnance bourgeoise. Un fauteuil, des chaises recouverts de tapisserie s'ornent de voiles au crochet. Des agrandissements de photographies dans des cadres noirs à filet d'or, rappelant les traits de feu M. et M^{me} Delbruck. Sur la cheminée, Paul et Virginie s'ouvrent des bras ingénus sous un cocotier en zinc doré dont les palmes enveloppent un cadran. Une vaste armoire de noyer ciré, orgueil de la maison, renferme les réserves de café et de chocolat, le flacon de cerises à l'eau-de-vie, les confitures de mûres et de myrtilles, les baux et comptes

de la ferme, le jeu de dames qui sert parfois aux distractions dominicales du Delbruck et de l'un de ses frères.

Du fait qu'elle était la cadette, Clémence avait au logis un rôle effacé. Elle semblait être l'invitée de ses frères et sœurs. En revanche, aux champs elle les dominait tous, et l'on sentait que la direction de la ferme reposait sur ses seules épaules. Invariablement vêtue d'une jupe et d'un caraco, coiffée d'un petit bonnet tuyauté par-dessus lequel elle posait sans coquetterie, quand le soleil dardait, un grand chapeau de paille blanche barré d'un ruban noir, on la voyait dès l'aube, dans les prés ou parmi les blés, abattre méthodiquement la besogne d'un tâcheron modèle. Et le soir, assise sur un des chevaux de volée ou couchée au faite d'un énorme chargement de froment, elle ramenait joyeusement à la grange la récolte que sa main avait fait jaillir des sillons. Clémence était pour moi quelque divinité de la terre. Elle reflétait celle-ci dans ses paroles, dans ses gestes, dans ses constants soucis ; et l'auréole des aubes roses et des couchants dorés nimbait alternativement à mes yeux le tuyautage de son bonnet quasi religieux.

J'admirais la blancheur étincelante de ses dents.

« — C'est bien simple. Il suffit de mordre tous les matins dans une pomme encore verte. »

Pour conduire les chevaux à l'abreuvoir, elle m'enseignait à sauter sur l'un d'eux en pleine allure en m'accrochant à la crinière, puis à le talonner pour l'empêcher de se coucher dans la rivière. Tous les soirs, l'écurie entière se vidait ainsi dans l'eau

et le galop des poulains excités par des claquements de fouet faisait fuir avec des cris de terreur canards, dindes et pintades.

Lorsque la terre où l'appelait son travail n'était pas trop éloignée, elle m'y donnait rendez-vous. Je la rejoignais parmi ses aides, fauchant d'un geste arrondi, liant des gerbes. Les bidons de café luisaient dans l'ombre des meules. Effarés par l'éclair de la faux, des perdreaux claquaient des ailes et gagnaient par un vol horizontal la lisière des bois. C'était l'apothéose de la moisson. Les chariots attendaient leur chargement dans un bruit de chaînes et de grelots. Les gerbes volaient, entrecroisées, happées par la fourche de Clémence qui les rangeait méthodiquement. A mesure qu'elles s'entassaient, je m'élevais avec elles vers le sommet de cette montagne de blé mûr sur laquelle Clémence montait sans fin. Et lorsque, la charge solidement amarrée au cabestan je sentais, étendu, un épi à la bouche, au plus haut de la charretée, les chevaux ébranler le lourd véhicule, l'orgueil me gonflait d'être en sa compagnie ramené au village.

Il m'arriva parfois, trop rarement à mon gré, de prolonger mon séjour aux champs jusqu'à l'époque des labours et des semailles. De longs tête-à-tête dans la campagne mauve, tandis que nous suivions côte à côte derrière les chevaux les sillons ouverts par le coutre, resserraient notre intimité. Il y avait aussi la cueillette de noisettes dans les bois et les promenades du soir sur la route déjà durcie. J'enseignais à Clémence le peu d'astronomie dont on

m'avait instruit. C'est alors qu'elle fut plus particulièrement à moi ; on comprend ce que signifie dans une tendresse juvénile cette expression que rien d'équivoque ne peut effleurer. J'appris par elle ce qu'une âme simple et droite, proche de la nature, peut contenir d'inébranlable attachement. Elle m'enseigna aussi, dans le cercle grave de travaux ponctuels, les bienfaits d'une amitié solide complètement étrangère aux convenances sociales et aux préjugés du monde. Depuis plus d'un demi-siècle, nous n'avons jamais omis, Clémence et moi, de nous écrire au Nouvel-An.

V.

L'année suivante, nous n'arrivâmes à Bovrange que dans la seconde quinzaine d'août. Le mariage d'un de mes cousins nous avait retenus près d'une semaine sur les bords du Rhin, où de fastueuses fêtes nuptiales avaient réuni une joyeuse affluence d'invités. Il en vint de France, de Belgique et d'Angleterre. Notre famille, très nombreuse, avait des ramifications en divers pays, et l'alliance nouvelle, qui consacrait une inclination réciproque, était accueillie de toutes parts avec un grand empressement.

Au pied du Drachenfels, dans le décor puéril et blond des Sept-Montagnes, deux barques aux couleurs françaises et belges assuraient le passage d'une

rive à l'autre. Un hôtel de Königswinter avait été, en effet, mis tout entier à la disposition des invités. Le mariage avait lieu à Melhem, sur la berge opposée, et le fleuve paisible, ombragé de noyers et de frênes, reflétait à toute heure de fraîches toilettes et des chapeaux neufs.

Mêlé aux détonations des salves, le rythme ternaire des ländler et des valse viennoises emplissait l'air d'un parfum de vieille Allemagne. Les façades étaient festonnées de branches de pin. Des bateaux pavoisés suivaient le fil de l'eau, chargés d'hôtes qu'ils avaient embarqués pour Godesberg ou la chapelle de Saint-Apollinaire. Pour mener le cortège à Cologne, où fut célébré le mariage civil, la locomotive se parait de guirlandes fleuries, de cartels, d'écussons. Jamais plus qu'en ces quatre ou cinq jours, remplis de l'aube à la minuit, je ne vis de fusées, de lampions, de flammes de bengale. Jamais on ne mit en perce tant de futailles, on ne déboucha un plus grand nombre de bouteilles, on ne dansa davantage au son des orchestres abrités par les bosquets.

Je me souviens d'un défilé de tous les couples autour du parc, aux sons d'une marche solennelle, drapeaux en tête portés par les enfants. De toutes parts, en canot, en carriole, les curieux étaient venus, avides du spectacle, et on leur avait largement ouvert les grilles. Je me souviens aussi des chœurs à quatre parties que chantaient sur des barques plates, entraînées lentement par le courant, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles en costumes

d'autrefois. Heine exprimait par leurs voix sa mélancolie :

Ich weiss nicht wass soll es bedeuten,
Das ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus alten Zeiten
Das kommt mir nicht auss dem Sinn.

« — Qu'en dites-vous, Charles ? disait à mon père M. de Garches, son beau-frère, dont un optimisme constant guidait l'opinion. Ces Allemands ne sont-ils pas de braves gens ? Quelles mœurs patriarcales ! Quelle simplicité dans leurs habitudes ! Vraiment, vos hésitations n'étaient pas justifiées. Avouez que j'ai bien fait en insistant pour vous amener ici. »

« — Je ne regrette pas d'avoir cédé à vos instances, répartit mon père, mais ce n'est pas le spectacle paisible de cette population en fête qui me fera changer d'avis sur la race germanique. Je l'exècre parce qu'elle ne vécut que de rapines et d'annexions. Rappelez-vous les débuts de la Prusse : une simple colonie militaire fondée en pays slave par les Chevaliers de l'Ordre teutonique. Les Electeurs de Brandebourg s'unirent à elle. L'un d'eux se fit attribuer la couronne. Roi de Prusse ! Ah ! le plaisant titre pour désigner le chef élu d'un petit Etat féodal ! Mais cet Etat est vorace, et jamais il n'assouvira ses appétits. La Poméranie, la Pologne, la Silésie, le Hanovre, la Saxe ne suffisent pas à ses ambitions. Les armes à la main, il exige sans trêve qu'on recule ses frontières. Et malgré Iéna, malgré Tilsitt, il redresse la tête, la menace à la bouche. On le croyait

écrasé : ses armées reparaissent à Leipzig, à Waterloo, et le Congrès de Vienne lui restitue son unité territoriale. Craignez ce peuple dominateur, toujours prêt à trahir sa parole s'il y trouve intérêt. »

« — Mais le Rhin n'est pas la Prusse, mon cher Charles. Sa rive gauche fut même française. Le code Napoléon y est encore en vigueur. Croyez-moi, les Rhénans n'ont ni la morgue des anciens Borusses, ni leur fureur guerrière... »

« — Craignez de les voir à l'œuvre. Il n'y a en Allemagne qu'un seul levier moral : l'esprit de conquête ; qu'un seul idéal : la prussianisation du monde. Où s'arrêteront des gens qui, tout récemment, osèrent ouvrir l'odieuse campagne du Schleswig, et deux ans après attaquèrent sans scrupule l'Autriche ? Une guerre contre la France suivra ces deux attentats, n'en doutez pas. Visiblement, la Prusse poursuit le rêve de restaurer l'empire de Charlemagne. Pour elle, tous les pays de langue allemande doivent être groupés sous le même sceptre. Si le malheur veut que la France soit vaincue, vous verrez le Roi de Prusse, le descendant des pouilleux Electeurs de Brandebourg, ceindre la couronne impériale et vos Rhénans l'acclamer avec autant d'enthousiasme que les Prussiens de Silésie et de Poméranie. »

J'ai encore présent à la mémoire cette prophétie de mon père, que devaient, hélas ! réaliser, si peu d'années après, les événements. La guerre de 1870 était déjà décidée et la Prusse fourbissait ses armes en attendant le prétexte où tendaient ses désirs.

S'ils eussent vécu de nos jours, avec quelle double amertume mon père et mon oncle se fussent-ils rappelé cette conversation échangée jadis sur les berges du Rhin, dans la paix d'un soir d'été, tandis que montait du fleuve, avec la fraîcheur du crépuscule, la douceur d'un chant populaire !

M^{me} de Tarabelle avait sorti de ses coffres d'étonnantes robes de soie, aubergine pour les réceptions du jour, soufre pour le soir, l'une et l'autre rehaussées de larges volants de Chantilly. Plus jeune de dix ans, ma mère possédait cette élégance spéciale des femmes arrivées à l'âge où elles n'ont cure de paraître vieilles en portant des toilettes sérieuses, ni d'être accusées de vouloir se rajeunir en les allégeant de quelque fantaisie. Une émeraude luisait à l'annulaire par-dessus le gant de Suède. Avec sa capote nouée de brides carmélite et le châle des Indes qui recouvrait ses épaules, évasé sur la jupe par la crinoline, elle semblait attendre le pinceau de Stevens.

M^{me} de Garches était, en tout temps, invariablement vêtue de noir, mais ses fourreaux de soie épaisse moulaient étroitement sa taille élancée et se perdaient en une traîne de cour. Une toque Henri III la coiffait délicieusement.

Toutes ces dames rivalisaient d'élégance avec les femmes de banquiers, de magistrats, de hobereaux qui constituaient la famille de la mariée. Des amis, de part et d'autre, s'étaient joints aux proches. Aussi le cortège nuptial fut-il exceptionnellement brillant.

Les mariés s'évadèrent vers la fin du déjeuner, non sans avoir sacrifié à une coutume locale : les

gens du village les guettaient sur la route de la gare ; aussitôt que parut leur victoria, on y lança des pantoufles et des fleurs. Joyeusement ils ripostèrent en jetant à la foule des poignées de monnaie et de bonbons.

VI.

« — Vas-tu cesser, mauvais garnement ! »

M^{me} de Tarabelle, très irritée, menaçait du doigt Antoine, le fils du maréchal ferrant qui, à califourchon sur le mur du potager, attirait à lui les branches d'un prunier et emplissait ses poches.

Antoine ne m'était pas sympathique. Retenu à la forge, où il assistait son père, il ne venait jamais jouer dans la prairie. Sa journée finie, il partait en maraude, ou montait vers les bois pour dénicher les oiseaux et chasser à coups de pierre les écureuils.

Ce jour-là, pris sur le fait, il devisageait ma tante avec impertinence.

« — Tu ne seras pas puni, lui dit celle-ci, si tu me promets de ne pas recommencer. Descends de là, et demande-moi pardon. » Antoine sauta à terre, se planta devant M^{me} de Tarabelle, les mains sur les hanches, et riposta :

« — Eh bien, si, je le ferai encore ! »

« — C'est ce qui te trompe, mon bonhomme. Je saurai t'en empêcher. »

Ma tante avait la résolution prompte, avec une volonté d'acier. Appelant Lorient, elle lui dit simplement :

« — Sciez-moi cet arbre à la racine. »

Lorsqu'il vit s'écrouler le prunier dans une grêle purpurine, le gamin demeura bouche bée. Et je crois bien que le prestige de ma tante s'implanta à jamais dans ce petit cerveau obscur et sournois.

Le potager était le triomphe de l'ordonnance rectiligne et symétrique. A la théorie des cloches à melons correspondait l'étalage des châssis sous lesquels mûrissaient les tomates, et la rangée des poiriers taillés en pyramides faisait vis-à-vis, dans le quadrille des arbres de haut vent, à celle des mirabelliers d'or. Sous un chaume, la glacière. Je n'arrivais pas à comprendre par quel phénomène survivaient à l'hiver, dans cet abri moisi, les blocs diaphanes extraits de l'étang.

M^{me} de Tarabelle faisait vendre à la ville une partie des fruits dont regorgeait le potager. C'était le samedi, jour de marché, que l'exposition était organisée.

De grand matin, le jardinier emplissait de pêches, de poires, de reines-Claude, des corbeilles qu'on hissait sur le siège. Angélique, la vieille cuisinière toute en rides et en mèches grises, s'installait à côté du cocher. Ma tante, ma mère et moi occupions l'intérieur du landau. Et nous filions vers la ville parmi les charrettes et les cabriolets chargés de paniers, de caisses, de volatiles et de pourceaux. Des saluts s'échangeaient. Souvent, dans la longue montée qui

mène aux glacis, nous mettions pied à terre, mon père et moi, parmi les sarraus bleus et les coiffes blanches, pour ménager l'attelage. Des raccourcis nous portaient rapidement au faite, où nous attendions la voiture.

Par les rues étroites où résonnait plus fortement le trot cadencé des chevaux, nous atteignons le vieil hôtel patricien qui servait à ma tante de résidence d'hiver et que, l'été, assaillaient chaque samedi matin les fermiers, les fournisseurs, les indigents. Meticuleuse, âpre à défendre ses intérêts, M^{me} de Tarabelle était en même temps très généreuse, et jamais les malheureux ne s'adressaient en vain à sa charité.

La laissant à ses audiences, chacun de nous partait à l'aventure. Mon père visitait les bouquinistes et les antiquaires. Ma mère achetait les matériaux de quelque travail de broderie ou de tricot. Pour moi, rien n'avait plus d'attraits que le marché.

C'était, sur la place et dans les ruelles adjacentes, une curieuse animation, des fusées de couleurs vives, — fleurs, fruits, volailles, poteries, — et cette rumeur bourdonnante d'une foule affairée que n'agite aucune passion collective. Debout, en longues files entre lesquelles circulent les acheteurs, les femmes tendent leurs paniers. Un bonjour, en passant, à Angélique, dont les pêches font sensation. Une voix connue me fait tourner la tête.

« — Te voilà, Marcel. Je viens précisément de faire dire à ma tante que vous déjeunez tous chez moi. »

C'est M^{me} de Garches qui m'interpelle. Me voici très satisfait, car la maison est gaie et mes petites cousines, ainsi que leur frère, empressés à m'accueillir.

La grande taille de M^{me} de Garches, son aristocratie hautaine, l'assurance de ses gestes, et sa réputation épistolaire — elle écrit aussi bien que Madame de Sévigné — m'intimident un peu. Et puis ses lèvres minces, ses yeux inquisiteurs... Mais elle ne me témoigne jamais que beaucoup de bonté, ce dont ne peuvent se vanter, dit-on, tous ceux qui l'approchèrent.

Je croisai, plus loin, Edith Reynald et sa mère. Une alliance avait créé entre les Reynald et ma famille des liens qui autorisaient entre nous une certaine intimité. Je les accompagnai, intéressé par leurs achats. Mais Edith, mon aînée de cinq ans, n'avait pour l'écolier en vacances que des airs protecteurs qui me vexaient. M^{me} Reynald, beaucoup plus aimable, me dit en me quittant :

« — Nous déjeunons avec vous chez tante de Garches. J'espère que vous pourrez venir prendre le thé et faire une partie de croquet aux Clématites. »

J'aperçus tout à coup Anne-Marie, venue de Bovrange pour aider sa mère à vendre des œufs et du beurre. Elle paraissait dépitée et triste.

« — Tu es passé deux fois devant moi, Marcel, et tu ne m'as pas même dit bonjour. Que t'ai-je fait ? Es-tu fâché ? »

A cet instant parut Antoine, un chapelet de fers à cheval neufs à la main.

« — Tu n'as donc pas vu qu'il causait avec une

demoiselle de la haute ? Crois-tu qu'il en ait encore pour toi quand une fille de cette sorte l'aguiche ? Je les guette depuis un moment. Tu peux te terrer, Anne-Marie, ton temps est fini. »

Exaspéré, j'allongeai une gifle au vaurien, qui voulut riposter. Un coup de poing l'envoya rouler, avec un bruit de ferraille, sur le trottoir. Il s'éloigna en maugréant. La scène avait été si rapide qu'elle ne troubla point l'ordonnance du marché. Et quel intérêt d'ailleurs pour des gens absorbés par leur négoce que la querelle de deux gamins ?

Mais j'estimais n'avoir pas fait assez pour Anne-Marie. Je courus auprès d'Angélique et lui demandai une poire. Croyant que c'était pour moi, elle choisit le plus beau des Beurrés d'Ardenpont qui lui restaient — un fruit d'exposition.

« — Me pardonnes-tu ? » dis-je en l'offrant à la fillette étonnée et ravie.

VII.

Le déjeuner terminé, on passa dans le bureau de M. de Garches, qui servait de fumoir. J'aimais beaucoup cette pièce lambrissée d'acajou, dont les Chesterfield de cuir fauve exhalaient une fine odeur de tabac. Devant les bibliothèques à hauteur d'appui, des cadres abritaient sous la transparence du verre, une merveilleuse collection de papillons réunie jadis par M. Garches, qui n'hésitait pas, pour l'enrichir

d'un spécimen rare, à faire en chaise de poste la traversée des Alpes ou celle des Pyrénées. Il rapporta du Brésil des diptères uniques, saphirs en fusion, turquoises douées de vie, émeraudes frémissantes...

Ce cher oncle ! Le souvenir de sa bienveillance, de sa gaieté, de son inaltérable bonne humeur, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« — Il faut donner aux autres les trois quarts de son temps, avait-il coutume de dire, et s'en réserver un quart. C'est bien suffisant. » Et cet axiome, il le mettait en pratique, trouvant sa récompense dans la joie de rendre service à chacun. Sa politesse raffinée lui interdisait de faire jamais allusion à son talent musical, qui était réel. Mais il vantait celui des autres, et M^{me} de Tarabelle ne trouvait pas d'auditeur plus fervent. Moi-même, en sa compagnie, je me sentais grandi. Il me parlait comme à un homme, m'écoutait avec attention, pesait mes observations. Je lui confiai mon admiration pour Wagner. Cette année même, on m'avait mené voir *Lohengrin*, représenté pour la première fois en français.

Edith, mes petites cousines, leur frère se rapprochèrent et firent cercle, très alléchés. Mon père parla de la *Marche des Nobles*, qu'il avait entendue à Nice en 1861. M^{me} de Tarabelle avait assisté, la même année, à Paris, à l'effondrement de *Tannhäuser*. Mais j'étais le mieux renseigné, puisque seul j'avais vu se dérouler la légende du Chevalier au Cygne. Je décrivis le prélude, miracle d'inspiration mystique, le tragique appel du héraut sur les

supplications d'Elsa, l'apparition divine, cuirassée et casquée d'argent...

M^{me} de Garches, qui servait le café, intervint avant que j'eusse pu dépeindre le combat :

« — Tu as grand tort, mon cher, de te laisser entraîner par ce charlatan. Non seulement je déteste la musique de Wagner, mais j'ai très mauvaise opinion de ceux qui l'aiment. »

Ce jugement, alors courant parmi les gens du monde, fut prononcé d'une voie coupante, irrévocable, qui ne permettait nulle riposte. Vers le même temps, une femme-peintre de nos amis n'avait-elle pas dit :

« — Si un réaliste me demandait en mariage, je lui cracherais au visage ? » C'était l'époque des opinions excessives. Mais les idées et les sentiments évoluent rapidement. Quelques années plus tard, ma tante de Garches, lorsque nous dînions chez elle, me disait, oublieuse du passé : « Veux-tu me faire un grand plaisir ? Joue-moi *la Chevauchée des Valkyries* ? » Mon oncle et moi échangeâmes alors un très léger clin d'œil. Quant à la femme-peintre, elle n'eut pas l'occasion d'affirmer son intransigeance. Un peu mûre et pointue, elle ne fut jamais demandée en mariage, pas même par un élève de Verboeckhoven.

VIII.

La réception qui suivit chez les Reynald ce déjeuner de famille m'apporta quelque désillusion. Je fus au croquet d'une infériorité telle que je faillis en pleurer de dépit. Edith dirigeait la partie, visiblement exaspérée d'avoir dû, pour occuper ses invités, distribuer les huit boules, ce qui rend le jeu fastidieux et interminable. Elle ne cessait d'appeler : bleu, rose, noir, jaune, brun, rouge, vert, orange. Complètement indifférent, chacun donnait un coup de maillet, manquait l'arceau et reprenait avec son voisin la conversation interrompue. A travers le feuillage des tilleuls, le soleil éclairait la pelouse de mouvantes oscillations. Le gravier de l'allée qui menait à la maison, élégante construction du XVIII^e siècle dont la façade était ornée d'un fronton sculpté par Godecharle, crissa sous les roues d'une calèche.

« — Comme c'est aimable à vous... »

M^{me} Reynald s'avancait, main tendue, vers nos cousins de Bargy, dont l'élégance donnait le ton à toute la contrée.

« — Et voici la Générale... Décidément on me gâte aujourd'hui. »

La Générale, qui saluait du fouet à la ronde, arrêta correctement ses deux cobs alezan devant le perron, et, sautant légèrement du panier après avoir jeté les rênes à un minuscule valet de pied, promena son face à main d'écaille blonde sur l'assemblée.

« — Charmante réunion, chère amie, mes compliments. »

Et à Edith qui s'approchait, le maillet à la main :

« — Ma grande, si feu le général avait eu la chance de te voir aujourd'hui, il n'eût pas manqué de t'embrasser. Mais je vais t'embrasser pour lui. »

Bourdonnante, un peu excentrique dans sa toilette, manquant de tact, mais très bonne, M^{me} Audiffrey avait épousé, très jeune, un officier beaucoup plus âgé qui succomba quelques années plus tard en lui léguant une assez belle fortune et ce titre de « la Générale » qu'elle continua à porter avec ostentation, bien qu'elle se fût remariée avec un sculpteur français. Celui-ci était un peu agacé de ce qu'à tout propos elle répétait : « Feu le général disait ceci, feu le général pensait cela. » Mais à la première observation qu'il lui en fit, elle répliqua avec hauteur : « Croyez-vous que vous allez m'empêcher de garder à mon mari le culte auquel il a droit dans mon cœur ? C'est lui qui m'a faite telle que je suis. Je lui dois mon originalité. Sans lui, vous n'auriez qu'une femme banale. Souffrez que par surcroît je ne sois pas une ingrate. »

Juste Audiffrey était philosophe. Il savait que rien ne sert d'opposer, lorsqu'aucune question essentielle n'est en jeu, sa volonté à celle de sa femme. La médaille d'honneur qu'il venait de remporter au Salon lui donnait une auréole qu'il jugeait assez reluisante pour éclipser peu à peu celle de feu le général. Absorbé par ses travaux, il accompagnait rarement sa femme dans le monde. Sortie de son

poney-chase, celle-ci n'eut même pas à excuser son mari, tant on était accoutumé à la voir seule.

Edith lui proposa de prendre sa place au croquet.

« — Jamais je ne vous priverai du plaisir d'achever votre partie ! » répliqua-t-elle. D'ailleurs, l'heure du goûter ayant sonné, la voix de M^{me} Reynald s'efforçait de rallier les joueurs, qui abandonnèrent leurs boules et se groupèrent autour du buffet.

M^{me} Audiffrey se balançait, un peu à l'écart, dans un rocking-chair en face de M^{me} de Garches. Leur conversation, qui prit tout de suite un tour animé, me fit dresser l'oreille.

« — C'est une question de circonstances, affirmait la première. Feu le général était d'avis que l'amour, lorsqu'il est sincère, justifie tout, même le pire.

» — Vous ne me ferez pas croire que vous approuvez cette péronnelle, ripostait ma tante. Sa famille est des plus honorables. Elle eût pu faire un beau parti. Et la voici partie à l'aventure, avec un homme sans le sou, sans naissance, obligé de donner des leçons pour vivre. Il la battra, ma chère.

» — Fi ! quel noir pronostic ! Les tourtereaux sont charmants. Ils s'adorent. On a tout fait pour les séparer. Et l'on n'a, bien entendu, réussi qu'à exacerber leur désir. Pourquoi voulez-vous qu'à vingt ans une jeune fille qui aime, qui est aimée, se prive d'un bonheur à sa portée ? Parce qu'on la réservait à un mariage riche ?

» — A vingt ans on n'a pas l'expérience de la vie.

» — Faut-il attendre que les désillusions vous l'aient donnée ?

» — De mon temps les jeunes filles ne se permettaient d'aimer que lorsqu'on les y autorisait.

» — Elles se rattrapaient en trompant leurs maris. Votre système, chère Madame, ne produit qu'une jeunesse empotée, sainte-nitouche, mal armée contre la vie. Aimer par ordre ! Se marier par ordre ! Et après n'avoir aperçu son futur époux qu'aux *Noces de Jeannette*, dans la baignoire d'avant-scène, engager son existence avec cet inconnu, jouer son bonheur sur un coup de dés ! Réfléchissez-y, c'est monstrueux.

» — Moins que l'union libre que pratiquent vos protégés.

» — Ah ! voilà le grand mot lâché. L'union libre ! Eh bien, quoi, l'union libre ? Je vous concède qu'elle offre plus d'un inconvénient. Pour la distribution des lettres, pour la location d'un appartement, pour les voyages, elle complique l'existence. Et puis il y a les enfants, grave question... Mais cela, c'est le côté pratique. En théorie, la fidélité que seul impose le respect d'un mutuel amour me paraîtra toujours d'une qualité supérieure à celle qu'ont ordonnée l'Eglise et la loi.

» — Mais vous, vous êtes mariée, chère amie, et plutôt deux fois qu'une !

» — En me conduisant à l'autel, feu le général a cédé au préjugé courant...

» — Et de même, M. Audiffrey ? compléta malicieusement ma tante.

» — Oh ! lui, il est trop Champs-Elysées pour échapper aux traditions. Sans compter, pour un peintre, l'attrait décoratif d'une église en fleurs. »

Edith s'approchait :

« — Encore une tasse de thé, Madame ?

» — Volontiers. Deux morceaux, oui. Peu de crème, rien qu'un nuage. Merci. »

Et tandis que M^{lle} Reynald s'éloignait, M^{me} de Garches dit en baissant la voix :

« — L'éducation que reçoivent de nos jours les jeunes filles me confond vraiment. Edith, à dix-neuf ans, sort seule. On la conduit au théâtre. Elle visite les expositions, les musées...

» — Et pourquoi pas ? interrompit la Générale.

» — Comment, pourquoi pas ? Je vous jure que mes filles n'iront jamais, avant leur mariage, contempler les nudités qui s'étaient effrontément dans ces endroits. Pas plus qu'elles ne passeront, comme je l'ai vu faire, d'un cavalier à un autre, durant tout un bal, sans revenir s'asseoir auprès de leur chaperon. Cela dans une soirée de printemps, toutes portes ouvertes sur les jardins ! »

Et après une pause :

« — Savez-vous que M^{me} Reynald expédie sa fille en Angleterre pour y achever son éducation ? En Angleterre !... Que voulez-vous qu'Edith rapporte de bon de ce pays protestant d'où le flirt a chassé toute décence ? Ce sont ces imprudences qui amènent peu à peu dans la société les mœurs déplorables auxquelles nous assistons. Le scandale dont nous parlions tout à l'heure n'a pas d'autres causes. »

Ces propos me surprenaient. Néophyte, je marchais sur des chemins inconnus vers un paysage brumeux. Mais je me souvins tout à coup de la sortie de ma

tante contre Wagner. Et dès lors sa morale me parut d'une austérité incompatible avec notre époque.

Dans la lumière d'or, sous les ombrages allégés, le claquement discret des portières refermées signalait le départ des invités.

IX.

Bien qu'il épargnât la Belgique, l'ouragan de 1870 enveloppa d'effroi et de tristesse notre séjour à Bovrange. Une atmosphère lourde pesait sur la région. Plus de fêtes, plus de réceptions. Chacun tendait l'oreille aux nouvelles. Presque tous les jours M^{me} de Tarabelle faisait atteler pour se faire rapporter de la ville journaux et correspondance, la tournée du facteur nous laissant vingt-quatre heures dans l'anxiété. Des réunions de couture remplacèrent les visites d'autrefois. Ces dames coupaient des draps de lit pour en confectionner des bandes de pansement. Tous, nous effilochions du linge, et les paquets de charpie étaient portés chaque semaine à la ville, d'où une section de la Croix-Rouge les expédiait aux hôpitaux de France. Des infirmières volontaires s'enrôlaient. Je vis partir Anne-Marie, très crâne dans son fourreau blanc. Une tombola destinée à procurer du vin et quelques douceurs aux blessés, qui commençaient à affluer, nous occupa pendant trois semaines. Je fus chargé, avec nos cousins de Garches et quelques jeunes gens de la ville, du

placement des billets. La Générale, à qui je réservai ma première visite, m'en prit pour cinq cents francs. N'ayant pas prévu pareille largesse, je dus retourner à la villa pour renouveler mon stock. La générosité de M^{me} Audiffrey me porta bonheur, car la recette dépassa de beaucoup nos prévisions.

Les heureuses nouvelles de Saarbruck avaient coïncidé avec notre arrivée, mais après, ce fut la retraite, l'investissement de Metz, Sedan, la ruée victorieuse des barbares à travers la France trahie et que son héroïsme ne put protéger. La consternation grandissait de jour en jour, à mesure que les échos des champs de bataille devenaient plus menaçants. Consternation muette, il est vrai, en raison d'une présence qu'il fallait ménager.

Car nous n'étions pas seuls à la villa. Pour l'aider à tromper l'effroyable attente, M^{me} de Tarabelle avait invité pour un long séjour une de ses parentes, femme d'un commandant français qui faisait campagne. Originaire de la Sarre, M^{me} des Renaudes avait deux frères dans la cavalerie allemande et nous avions grande pitié de sa situation tragique. Par un raffinement d'ironie, le sort avait placé son frère aîné, chef d'escadrons de hussards, comme aide de camp aux côtés du général Steinmetz, c'est-à-dire face à face avec le commandant.

Durant l'interminable siège, M^{me} des Renaudes souffrit silencieusement, cherchant dans un travail fébrile en faveur des ambulances un dérivatif à ses angoisses. Son visage ravagé s'éclaira enfin le jour de la capitulation de Metz. Elle reçut pendant le

dîner un télégramme qu'elle nous tendit aussitôt. Son frère lui mandait qu'envoyé comme parlementaire dans la forteresse, il y avait appris que le commandant des Renaudes était encore en vie. Très pieuse, elle demanda à ma tante l'autorisation de quitter la table et s'empressa vers la chapelle.

La guerre, ou plutôt la solidarité qu'elle intensifie en compensation des haines déchaînées, nous rapprocha des voisins, dont nous avait séparés quelque circonstance fortuite, — éloignement relatif de leur résidence, exode vers les villes d'eau et la montagne, — ou telle autre.

Parmi eux, un couple très particulier; d'une originalité foncière, dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent en aucun pays. M^{lle} Elisabeth de Belmont-Prieuré avait atteint, sinon dépassé la quarantaine. Une déception sentimentale endeuilla sa jeunesse. Résolument, elle s'était tracé un plan de vie en consacrant celle-ci à son frère Fériod, son cadet de quelques années, et tous deux menaient dans une gentilhommière à demi ruinée, tapie au creux d'un vallon solitaire, la plus rustique des existences. Derniers descendants d'une famille vendéenne proscrite en 1793, ils exploitaient tant bien que mal les quelques terres qui formaient autour de Froidbourg leur unique patrimoine. La chasse, qu'ils pratiquaient tous deux avec la même ardeur, alimentait pendant quelques mois le garde-manger. Les ruisseaux leur fournissaient des truites. Et pour le surplus, le cochon gras qu'on tuait à la Noël, les pommes de terre qu'ils récoltaient eux-mêmes avec

l'aide d'un vieux garde, le lait de l'étable et les œufs de la basse-cour suffisaient à les faire vivre, eux et le personnel extrêmement réduit qu'ils avaient conservé par un reste d'esprit traditionaliste.

La poivrière du pigeonnier perdait chaque année quelques tuiles qui jamais n'étaient remplacées. Des lézardes balafrèrent la façade. Le cadran solaire s'effritait au centre des parterres de zinnias bordés de buis. Au pied des murs qui délimitaient le clos, une végétation folle, ronces enlacées aux orties et aux pariétaires, servait d'abri aux lapins et aux poules. La maison, lorsqu'on y pénétrait, était emplie de silence, hantée d'abandon. Mais l'accueil, le seuil du salon franchi, était aimable et empressé, encore qu'empreint de quelque cérémonie ; celle-ci aussi imposée par des traditions de famille.

M. de Belmont-Prieuré et sa sœur avaient de la race. Il leur était indifférent d'être surpris en sabots, une pioche à la main. La noblesse de leurs gestes, la distinction de leurs propos décelaient leur origine, et c'est le plus naturellement du monde, sans nulle timidité comme sans ostentation, que, vêtus en paysans, ils recevaient leurs amis en grands seigneurs.

Un jeune chevreuil trouvé dans la forêt et élevé au biberon suivait Elisabeth aux champs et ne quittait point ses talons. A notre arrivée, il se dressait sur ses pattes frêles et nous dévisageait de ses grands yeux doux, en agitant les oreilles. Je ne pouvais m'expliquer par quel miracle d'abnégation le setter et les deux bassets de M. de Belmont-Prieuré toléraient pareille présence au coin du foyer.

Nos visites à Froidbourg n'étaient pas fréquentes, car pour s'y rendre de Bovrange, il fallait traverser deux vallées, suivre longuement la crête boisée d'un coteau, puis engager l'attelage sur une pente abrupte par des chemins ravinés, trajet de plus d'une heure et demie. La joie de découvrir à ses pieds, au sortir du bois, la haute toiture de la bastide, le hameau tout en chaumes et son clair ruisseau, compensait, il est vrai, l'ennui de la course.

L'année de la guerre nous y conduisit à maintes reprises. M^{lle} de Belmont-Prieuré avait groupé toutes les activités de la région pour approvisionner les prisonniers français de chaussettes, écharpes, ceintures de flanelle et gilets de tricot. Les écheveaux de laine, sollicités de tous côtés, étaient répartis par ses soins et lui étaient rapportés sous forme de sous-vêtements chauds et souples. Ma mère, ma tante et M^{me} des Renaudes travaillaient sans relâche pour l'ouvroir d'Elisabeth. M^{me} de Tarabelle avait ordonné au jardinier d'attribuer à des achats de laine le produit intégral de la vente hebdomadaire de ses fruits.

Fièrement, nous apportions de quinzaine en quinzaine nos ballots à Froidbourg, devenu l'un des principaux centres de ravitaillement pour les œuvres d'assistance.

« — Je vous suis profondément reconnaissante de votre activité, nous dit M^{lle} de Belmont-Prieuré. Dans les œuvres, les bonnes volontés ne manquent jamais au début. Mais c'est la persévérance qu'il est difficile d'obtenir...

» — Vous nous en donnez l'exemple, riposta galamment M^{me} de Tarabelle.

» — Et votre fidélité à seconder ma sœur maintient sa constance dans l'effort », ajouta Fériod.

Des rangées de pots de confitures, de miel, des boîtes de conserves, des paquets de tabac, des caisses de cigares, soigneusement rangés sur des rayons, transformaient le salon de Froidbourg en épicerie.

« — Cela, c'est le département de mon frère. Il y consacre toutes les heures qu'il peut soustraire à l'agriculture. Nos pauvres prisonniers ont grand besoin de secours. Nous recevons à leur sujet des nouvelles lamentables... Mais passons à la salle à manger, on nous y a préparé une collation. »

Septembre empourprait la vigne-vierge enlacée au pigeonnier. Les tournesols inclinaient leur tête d'or vers des roses trémières amarante, soufre et feu.

En cette fin d'après-midi calme et grave, la tiédeur de l'air prolongeait l'été. Et cet asile de silence et de paix contrastait avec l'angoisse qui étreignait nos cœurs.

« — Les sangliers, que nous n'avons plus le temps de chasser, remarqua M. de Belmont-Prieuré, acquièrent une suprême audace. La nuit dernière, l'un d'eux a bouleversé un champ de pommes de terre situé à deux cents mètres du village. L'hiver, nous devons nous défendre contre les assauts. Chassés des forêts où l'on se bat, ils envahissent nos bois. Heureusement Elisabeth a toujours bonne vue. L'année dernière elle en a abattu cinq, dont un solitaire énorme.

» — Vous me l'aviez laissé, répliqua sa sœur. De fait, il vous revenait. »

Le vieux garde, qui passait les tasses de chocolat, vêtu d'une livrée déteinte, aux galons fanés, secoua la tête :

« — Pardon, Mademoiselle, la bête a passé devant Monsieur le Comte, c'est vrai ; mais il l'a manquée. Alors elle a foncé sur vous, et votre balle l'a couchée par terre. »

Au retour, nous eûmes l'explication de la vie recluse dans laquelle s'était réfugiée Elisabeth.

« — Je ne trahis aucun secret, nous dit M^{me} de Tarabelle tandis que le trot rythmé des chevaux nous emportait dans la fraîcheur du soir. C'est une histoire connue et qui remonte à près de vingt ans... M^{lle} de Belmont-Prieuré aima d'un amour profond un de ses compatriotes, que des relations de famille attiraient chaque année dans le pays. Il l'aimait aussi et le lui dit. Secrètement ils se fiancèrent à l'ermitage de Saint-Remacle, où les mena la promenade décisive. Mais jamais le père d'Elisabeth ne voulut consentir au mariage. Le fiancé était un artiste, ne possédait pas le moindre quartier de noblesse. Quelle double mésalliance ! En vain, Fériod, d'idées moins étroites, intervint. Le vieux comte fut intraitable : « Après ma mort, vous » agirez comme il vous plaira. Mais il ne sera pas dit » qu'un Belmont-Prieuré aura laissé souiller le blason » de ses aïeux. »

» Elisabeth aurait pu fuir, faire des sommations. Le respect de son père, la crainte de hâter la mort

du comte, qui souffrait du cœur, la retinrent à Froidbourg. Retourné à Paris, son fiancé lui jura une fidélité éternelle, et elle crut à sa parole. Mais le comte tardant à mourir, et après quelques lettres de plus en plus espacées, il épousa une veuve qui lui apporta à la fois l'illusion de l'amour et la certitude de la fortune. »

Nous arrivions à la grille de la villa. La nuit était close. Une étoile brillait du côté du couchant.

« — Et voilà pourquoi, conclut M^{me} de Tarabelle, vous ne rencontrez jamais à Froidbourg la sémillante M^{me} Audiffrey. »

X.

L'année terrible avait pris fin. Mais la paix humiliante à quoi dut consentir la France laissa béantes les plaies ouvertes. Les journées sanglantes de la Commune, l'incendie des Tuileries, la répression exercée par le Gouvernement de Versailles, autant de nouvelles terrifiantes qui primaient tous soucis.

L'été, néanmoins, fit reflourir les parterres de Bovrange et sourit à M^{me} de Tarabelle qui s'empressait vers la serre aux heures matinales, son panier et son sécateur à la main. En même temps la vachère apportait à la villa des seaux de lait crémeux et le jardinier commençait de pousser sa brouette dans les allées. L'épervier au dos, le cocher

partait pour la rivière. Dans les peupliers frissonnants, le croassement des corbeaux l'accompagnait de souhaits ironiques. « Bonne chance, Pierre », répétaient dans la prairie les enfants qui gardaient le bétail.

Le séjour de mon père et de ma mère fut écourté, un procès d'assises ayant rappelé avant le premier septembre le Président. Ma tante insista pour me garder, et huit jours après le départ de mes parents m'annonça que, d'accord avec eux, elle m'emmenait à Paris, où elle avait affaire.

Je sautai de joie. Voir Paris, et le voir en grand garçon, avide de sensations et d'impressions de tous genres ! J'y avais fait, enfant, un court séjour avec mon père et ma mère, au retour d'une saison passée dans le Midi. Mais les images du tombeau de l'Empereur et de Notre-Dame se brouillaient un peu dans ma mémoire...

Les valises rapidement bouclées, nous partîmes. Il fallait voyager de nuit, et je me souviens de la lugubre impression que j'éprouvai en voyant dans la gare de Mézières-Charleville, luire les casques à chenille des chasseurs bavarois.

Paris commençait à effacer les traces du siège. Mais les ruines des Tuileries, du palais de la Légion d'honneur, de l'Hôtel de Ville, de maintes maisons démolies par les obus, témoignaient des horreurs récentes.

Après une nuit passée à l'hôtel des Capucines, ma tante me donna rendez-vous chez Véfour pour l'heure du déjeuner et me laissa maître de ma des-

tinée. Mon plan fut vite dressé. Je grimpai sans perdre un instant sur l'impériale d'un Madeleine-Bastille, traîné alors par trois percherons, et me plongeai dans le spectacle féerique et toujours neuf des boulevards. De la place de la République j'obliquai à pied vers la Cathédrale et l'île Saint-Louis, je gagnai le Palais Royal en longeant les quais, intéressé par les marchands d'oiseaux, les vitrines de grainetiers et les échoppes de bouquinistes. Nulle tour Eiffel, nul Trocadéro ne masquaient la perspective du fleuve, libre jusqu'aux coteaux de Bellevue. Craignant d'être en retard et voulant tout expérimenter, je m'embarquai sur un mouche et pénétrai chez Véfour, à cette époque en pleine vogue, au moment précis du coup de canon quotidien. Tel fut mon premier contact avec Paris.

J'offris poliment à M^{me} de Tarabelle de l'accompagner l'après-midi. Elle avait un rendez-vous avec son notaire, des visites à faire, et préféra dissocier son sort du mien. J'en profitai pour aller explorer les Champs-Élysées, m'exalter devant le bas-relief de Rude à l'Etoile. Un fiacre me conduisit aux Acacias, où une triple file de voitures au pas me fit voir, parmi d'authentiques grandes dames, les beautés à la mode nonchalamment étendues dans leur calèche, un microscopique épagneul ou un toyterrier tremblotant sur leurs genoux parmi les plis d'un crêpe de Chine ou sortant à demi d'un petit manchon de plumes.

Je reconnus Hortense Schneider, dont les journaux illustrés publiaient régulièrement depuis 1867 les

portraits. La frêle silhouette de Sarah-Bernhardt passa dans une voiture bien attelée. A cheval, Alfred Stevens, le haut de forme incliné sur l'oreille, suivait la contre-allée sur laquelle caracolait aussi le duc de Morny.

« — Et ce grand blond au monocle vissé dans l'œil ? » demandai-je au cocher.

Il me répondit sans hésiter :

« — Aurélien Scholl.

» — Et ce bossu aux dents jaunes, à la face glabre ?

» — Albert Wolf. »

Plus encore qu'aujourd'hui, les piliers du journalisme, de la politique, des arts, c'est-à-dire tous ceux que le talent ou la réclame plaçait en évidence, étaient l'objet d'un culte particulier. De proche en proche, leur célébrité, justifiée ou non, gagnait la foule, fière de reconnaître au passage et d'étiqueter les multiples visages du « Tout Paris ».

Enveloppé d'une poussière d'or, le cortège prit la direction opposée au soleil couchant et l'Arc de Triomphe, dont la souillure des Allemands n'avait pu effacer la gloire, s'éloigna peu à peu à l'horizon. Place de la Concorde où je mis pied à terre, enivré de style et d'harmonie, j'eus la surprise de croiser les deux fils de mon cousin de Bargy.

« — Comment, toi à Paris ? Et depuis quand ? »

Théophile et Robert, qui avaient respectivement vingt-cinq et vingt-trois ans, s'étaient, dès la déclaration de guerre, engagés dans la Légion étrangère. Leur nature ardente, indisciplinée, que ni leur précepteur, ni le collègue n'avaient réussi à mater,

trouva un exutoire dans les combats. Blessé à Champigny, décoré pour avoir tenu avec son peloton devant un ennemi cinq fois supérieur en nombre, Théophile portait sur sa vareuse noire les galons de sous-lieutenant. Robert, fait prisonnier à Saint-Privat, réussit à s'échapper sur le cheval d'un uhland qu'il avait terrassé. Rentré dans les lignes, il fut cité à l'ordre de l'armée et versé dans les dragons avec le grade de maréchal des logis chef. La crinière de son casque flottait orgueilleusement sur ses épaules.

« — Nous t'offrons l'apéritif. Cela va ? »

Je consultai ma montre.

« — Cela va. »

Et nous voici assis tous trois à la terrasse du café Durand, dévisageant les passants, dévisagés par eux, dans l'animation parisienne d'une fin de journée claire et chaude.

J'étais un peu effrayé, je l'avoue, de la licence des propos que j'entendais. Théophile et Robert étaient à l'âge où il est de bon ton, quand on est entre jeunes gens, de n'avoir aucune retenue. La longue campagne à laquelle ils s'étaient volontairement associés sans souci des fatigues et du danger leur avait donné, phénomène connu, une soif de plaisirs qu'ils n'arrivaient pas à étancher. La satisfaction d'étonner le jeune cousin tombé de son nid sur l'asphalte, de lui en « en boucher un coin » comme ils eussent dit de nos jours, excitait d'ailleurs leur verve. Je rougis encore en me remémorant les récits qu'ils me firent de leurs bonnes fortunes, fréquemment interrompus par des réflexions saugrenues sur

les dames qui, seules ou par couples, passaient et repassaient sur le trottoir, frôlant les tables et fixant avec hardiesse les consommateurs.

Tout à coup, une victoria de remise débouchant de la rue Royale tourna l'angle devant lequel nous étions assis, s'engagea, avec un léger soubresaut, sur le terre-plein triangulaire déjà bordé par les partitions de M. Camille Saint-Saëns, puis demeura immobile dans le tintement des gourmettes. Machinalement, je tournai la tête. Une jeune femme qui me parut jolie et blonde, d'une élégance sobre, occupait seule les coussins. Théophile nous dit brusquement :

« — Je vous parie les soucoupes que je vais m'asseoir dans cette voiture.

» — Tu es ivre », répartit Robert.

D'un bond, son frère sauta sur le marchepied, la main au képi ; la dame sourit, fit place à l'officier, donna un ordre au cocher, qui toucha les chevaux du bout du fouet. Stupéfaits, nous vîmes l'attelage disparaître dans la direction du boulevard Malesherbes. Le tout n'avait pas duré une minute.

Je regardai Robert, qui me contemplait ahuri. Un fou rire le détendit.

« — Elle est vraiment bonne, dit-il. Je lui en ai vu faire de toutes les couleurs, mais celle-ci est la plus carabinée. Inutile de l'attendre. Le voilà embarqué pour Cythère. »

Il régla l'addition et me ramena à la porte de l'hôtel. Je me gardai de raconter l'épisode à ma tante, mais ne crus pas devoir lui cacher ma rencontre avec les de Bargy.

« — Pourquoi ne les as-tu pas invités à dîner avec nous ? demanda M^{me} de Tarabelle.

» — Parce qu'ils n'étaient pas libres. »

Le soir, ma bougie éteinte, je rêvai de princesses qui enlèvent dans des carrosses dorés, pour les conduire en des palais illuminés de lustres et de girandoles, les jeunes gens ingénus, tout prêts à s'ouvrir à l'amour.

Quelques jours plus tard, je recevais de Trouville le laconique billet suivant, marqué de la vignette des Roches Noires :

« Mon vieux !

» Excuse-moi de t'avoir plaqué cavalièrement. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. J'espère que tu seras encore à Paris à mon retour. Je me réjouis de te narrer mon aventure.

» Ton affectionné

Théo. »

Je n'eus malheureusement pas la clef du mystère. Bien mieux. Quand, deux ans après, je revis mon cousin, il nia énergiquement avoir jamais mis les pieds à Trouville, et cela avec une telle assurance que j'en fus bouleversé. De patientes recherches me firent retrouver son billet. Je le lui envoyai, certain de mon triomphe.

« — C'est un faux, affirma-t-il paisiblement ; quelqu'un a imité mon écriture pour te mystifier. A moins que j'aie été frappé d'amnésie pendant une semaine.. »

J'adoptai, comme pis aller, cette dernière hypothèse. Et les palais féeriques promis à ma juvénile curiosité me demeurèrent clos.

XI.

L'ermitage de Saint-Remacle, auquel M^{lle} de Belmont-Prieuré ne songe qu'avec mélancolie, est blotti au plus profond des bois, sur une crête rocheuse où il se confond avec les pierres chaotiques qui affleurent d'un sol maigre. Deux grottes superposées forment l'habitable du saint homme que la légende y situe. La piété des gens du pays transforma l'une en chapelle et remplace, quand ils sont brûlés, les cierges qu'on y allume aux fêtes carillonnées. On y célébra, dit-on, la messe sous la Révolution. De nos jours, l'ermitage est l'un des buts de promenade de la contrée. Expédition pleine d'illusions et souvent décevante, car il faut démêler, dans un labyrinthe de sentiers mal tracés, dans les taillis, celui qui mène au but. Des blocs de rochers trompeurs, presque identiques à ceux qui recèlent l'ermitage, égarent le promeneur en cours de route. Il m'arriva souvent de battre la hêtraie durant des heures avant d'apercevoir la fissure qui marque l'entrée des cavernes. Incertitudes, hésitations, donnent un attrait d'exploration à cette course dans la forêt sonore et solitaire.

Des bruyères couronnent le faite de la chapelle.

Un pin tordu, dont les racines agrippent le roc, exhale une forte odeur de résine. Etendu parmi les épilobes et les digitales, je contemple à mes pieds, dans la vallée familière d'où montent les fumées, la fuite de la rivière sous les saules, la tache claire, en amont, du moulin, et là-bas, comme une bergerie aux maisonnettes vernissées, aux arbres frisés et acides, le village éparpillé dans la verdure. Parfois, à mes côtés, un lapin saute hors d'un terrier ; sa houppes blanche disparaît dans la feuillée.

Un jour, surpris par la pluie, je me hâtai vers l'ermitage pour y trouver abri. Presque en même temps que moi y pénétrait, ruisselante, une jeune fille qui parut extrêmement contrariée de ma présence. Je ne la connaissais que de vue, car sa famille et la mienne étaient brouillées. Quelque procès au sujet d'une servitude de passage ou de la dérivation d'un cours d'eau, — je ne sus jamais exactement le motif de la querelle, — avait élevé entre les Rambert et M^{me} de Tarabelle une barrière.

Les indispensables relations de voisinage se limitaient à une politesse compassée : échange de cartes au nouvel-an, salutations cérémonieuses. D'origine suisse, nos voisins, protestants, n'assistaient pas à l'Office. Un pasteur de leurs amis venait quelquefois célébrer « un culte » chez eux. On ne rencontrait jamais M^{me} Rambert, qui menait une existence alanguie entre sa chaise longue et son jardin.

Muette, la jeune fille me regardait sans aucune sympathie. Elle avait le menton volontaire, les lèvres minces. La ligne nettement horizontale des

sourcils barrait son visage avec dureté. Des yeux très clairs, aigue-marine, contrastaient avec la nuance foncée de ses cheveux. Un éclair de passion y luisait par instants, reflet d'une âme tourmentée.

Le corsage de linon transpercé par l'averse, la jupe spongieuse, les souliers de toile trempés, M^{lle} Rambert claquait des dents. Au dehors, l'averse faisait rage. Comme je m'avançais, le chapeau à la main :

« — Ne m'approchez pas, dit-elle avec hauteur. Vous savez que nous n'avons rien de commun. »

Je lui répondis :

« — Pardon, l'eau qui nous mouille, vous et moi. »

Elle ne daigna pas sourire.

Je ramassai des feuilles mortes que le vent avait chassées dans la grotte et quelques brindilles ; puis, le feu allumé, j'y poussai des ramures. Mais je ne réussis qu'à emplir la grotte de fumée. Le bois humide sifflait, ne flambait pas. Ma compagne gardait un silence farouche. Agenouillé, je soufflais en vain sur les cendres. La fumée faisait tousser M^{lle} Rambert et me piquait les yeux. Je me sentais ridicule. Secrètement je souhaitais que les roches, en s'écroulant, nous ensevelissent tous les deux.

Après un long moment, la jeune fille proféra tout à coup avec exaltation :

« — Le Seigneur punit votre orgueil et ma présomption. Vous avez péché contre les lois divines en méprisant ma famille. Christ ordonne : « Aimez-vous les uns les autres. » Vous avez failli à ce commandement. Et moi, au lieu d'accepter avec humilité

le dédain de vos proches, je me suis révoltée. Non pour moi, mais pour ma mère, qui souffre du vide qu'on fait autour d'elle, et pour mon père si bon et si charitable, à qui l'on garde injustement rancune d'un insignifiant conflit d'intérêts.»

Et comme, profondément surpris, je me taisais, elle poursuivit :

« — Ce n'est certes pas le hasard qui nous a réunis ici. Il fallait que je vous parle. Je le souhaitais depuis longtemps. Dieu, dans sa bonté infinie, l'a permis, tout en nous soumettant à une pénible épreuve. »

Un peu excédé de ce langage de Chanaan, je ripostai avec impertinence :

« — C'est Lui aussi qui, par une nuit de printemps, jeta un pont entre les Capulet et les Montaigu. »

Ce qui me valut aussitôt cette verte réplique :

« — Monsieur, Violette Rambert ne tolère aucune échelle de soie à son balcon. »

Violette Rambert ! La consonance harmonieuse de ce nom ne m'avait jamais frappé, bien que je l'eusse entendu prononcer maintes fois. Je me souvins que, l'année précédente, à Paris, le jour de la fugue de Théophile, Robert de Bargy m'avait incidemment demandé des nouvelles de celle qui le portait. J'avais dû lui avouer que nos familles ne se voyant pas, je ne pouvais rien lui apprendre à son sujet.

Heureux de donner un autre cours à la conversation :

« — Nous avons, je crois, dis-je, un ami commun. Mon cousin de Bargy m'a parlé de vous. »

La petite flamme verte que j'avais saisie dans les yeux pers flamba à ce nom, mais ce ne fut qu'un éclair. Avec le plus grand calme elle répartit :

« — Vous avez vu M. de Bargy ? Où cela ? Viendra-t-il cette année dans le pays ? »

Je lui racontai notre rencontre à Paris, les quelques détails qu'il me donna sur l'épisode de Champigny. Je vantai sa conduite héroïque. Tout cela fut écouté avec une indifférence courtoise. Seul un mouvement rythmique du pied, battant presque imperceptiblement le sol, me donna l'impression que mon récit était accueilli avec plus d'intérêt qu'on n'en voulait laisser soupçonner.

Balayées par la bise, les nuées s'éloignaient. Un peu de ciel bleu apparut dans l'échancrure de l'entrée.

« — La pluie a cessé. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous ? »

D'un signe de tête, Violette acquiesça. Elle était pâle, et pour descendre les raidillons glissants de la forêt, elle dut s'appuyer sur moi à plusieurs reprises. Sa main était moite. Deux ou trois fois un frisson la secoua.

XII.

La maison des Rambert dresse ses espaliers et sa toiture d'ardoise tout au haut du village, à l'angle de la route qui mène à la ville. Construction simple et solide, en pierres crépies que masque, du côté

de la route, un bouquet de sorbiers et de bouleaux. Dans le jardin rustique, fleuri de dahlias et de reines-marguerites, un pavillon baptisé « la Barbakine », en souvenir d'un séjour à Houffalize, s'éclaire par des vitrages de couleur fâcheusement ogivaux.

Lorsque j'y allai sonner, huit jours après, pour m'enquérir de la santé de Violette que la rumeur publique disait souffrante, ce fut le docteur Rambert lui-même qui m'ouvrit.

« — Ma fille est entre les mains de Dieu, dit-il gravement, et lui seul peut la sauver. »

Je m'informai avec anxiété. La fièvre s'était déclarée au retour de l'ermitage. La température oscillait chaque jour entre trente-huit et quarante degrés. Les ventouses n'arrivaient pas à enrayer la pneumonie, qui fatiguait beaucoup la malade. Sur les instances de son mari, M^{me} Rambert avait dû céder la place à une infirmière. Sa fille aînée, mariée en Suisse, venait d'arriver. On parlait de rappeler ses deux fils, étudiants en théologie à Genève.

Quelques jours se passèrent encore dans l'angoisse. M^{me} de Tarabelle, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, adressa à la malade des grappes de Chasselas d'une splendeur biblique. Appelé en consultation, un médecin de la ville ramena un peu d'espoir dans les cœurs. Enfin, mon interrogation quotidienne reçut de la femme de chambre vaudoise cette réponse :

« — Mademoiselle va joliment, mais elle a vraiment été peu bien ces jours. »

Et le lendemain :

« — Le docteur est loin jusqu'au dîner. C'est que

la maladie a donné le tour. Mademoiselle et sa sœur prennent le thé les deux. »

A partir de cette journée, l'oppression qui m'étreignait fit place à un grand soulagement. Je connaissais à peine Violette, mais cette épreuve m'avait singulièrement rapproché d'elle. Elle ne pouvait ignorer que chaque matin, et souvent deux fois par jour, je me rendais chez elle, m'entretenant tantôt avec son père, tantôt avec sa sœur, me bornant par ailleurs à recueillir les nouvelles dont la femme de chambre avait reçu la consigne. Une réelle impatience de la revoir me tenaillait. Et j'épiais le moment où, ses forces revenues, elle pourrait me recevoir.

Un jour, j'eus la joie d'entendre ajouter à l'habituel : « Mademoiselle va joliment », cette invitation dont je fus transporté :

« — Si monsieur veut monter chez elle, il lui fera plaisir. Mais un moment seulement. »

Je n'avais jamais dépassé le parloir du docteur, pièce d'une simplicité monacale aux sièges recouverts de crin, qu'ornait uniquement, avec les portraits de Calvin et de Pasteur gravés en taille-douce, une grande photographie de *la Leçon d'Anatomie*. Des placards s'échappait une délicieuse odeur de pommes. Ce fut avec un battement de cœur que je montai l'escalier, suivi par Rosine qui m'introduisit dans la chambre de la malade.

Je fus tout d'abord frappé de la blancheur des murs, de l'étroitesse du lit, de la grâce fragile et menue de celle qui y reposait. Sur son visage aminci,

une douceur angélique remplaçait la dureté de naguère. Ses yeux, agrandis, me parurent plus clairs encore qu'à l'ermitage.

« — J'ai cru que le fil de ma vie serait coupé comme par un tisserand, me dit Violette d'une voix calme. Mais Dieu, qui guérit Ezéchias, ne voulut pas non plus me rappeler à Lui. Je ne m'étais pas trompée en reconnaissant en vous un instrument du Tout-Puissant. Loué soit Celui-ci pour avoir donné des lois même à la pluie, puisqu'elle sert à répandre la sagesse. »

Traduit en langue vulgaire, je compris que ce discours signifiait : « J'ai failli mourir, mais je bénis néanmoins l'incident qui a mis fin à notre inimitié. » Ceci me rendit très heureux. Un regard sur les inscriptions qui décoraient les parois, imprimées en noir et rouge sur des bandes de carton fixées à la tapisserie, m'éclaira sur le caractère mystique dont les propos de Violette étaient revêtus. L'une proclamait : *L'Éternel est le soutien de ma vie ; de qui aurais-je peur ?* (Ps. XXVII, 1.) Une autre : *Comme une biche soupire après l'eau courante, ainsi mon âme soupire après Toi, mon Dieu.* (Ps. XLII, 1.)

Dans un angle, à demi dissimulé par le rideau de la fenêtre, mais placé exactement au-dessus du petit bureau où s'asseyait M^{lle} Rambert pour faire sa correspondance, je lus avec stupéfaction, calligraphié d'une main féminine, ce verset du *Cantique des Cantiques* : « Pour la première fois, mon bien-aimé est à moi, je suis à lui ! »

Je perçus l'âme complexe des jeunes filles.

Elle me dit encore :

« — Vous êtes le messager d'alliance. Les collines antiques s'abaissent. Les sentiers d'autrefois s'ouvrent. Le figuier refleurira bientôt. Car la vigne de la vallée d'Eschol a renoué de ses vrilles votre foyer au nôtre. Les grappes que j'ai reçues en offrande égalaient en poids et en beauté celle que cueillirent, pour la rapporter à Moïse, les enfants d'Israël. Qu'importe désormais la dispute de l'eau ? Les bergers de Guérrar ne querellèrent-ils pas Isaac pour avoir reconstruit les puits détruits par les Philistins ? Mais Dieu mit fin à ces vains dissentiments. »

Visiblement, la fièvre influençait encore ses pensées en exagérant leur tour biblique.

« — Croyez, mademoiselle, que je vous suis très respectueusement dévoué. Je souhaite trouver l'occasion de vous le prouver. »

Une étincelle verte anima son regard d'un fugitif éclat.

« — Appelez-moi Violette, dit-elle, ne sommes-nous pas frères en Jésus-Christ ? Et revenez demain, voulez-vous ? »

Cette conversation m'avait troublé. Certes, je n'éprouvais pour M^{lle} Rambert nul amour. Je me reprochais même de n'avoir pas affecté vis-à-vis d'elle plus de froideur, de m'être comporté en mondain peu accoutumé à l'austérité calviniste. Mon empressement à assiéger chaque jour cette Jérusalem agreste n'avait-il pas donné le change sur l'étiage réel de mes sentiments ? Mais d'abord, quels étaient

ces sentiments ? L'étrange attirance d'une nature si différente de celles des jeunes filles que j'avais rencontrées jusqu'ores, ce parfum de santal et de rose de Jéricho, le mystère de cette âme ardente et fermée excitaient en moi une curiosité dont je discernais mal la qualité. N'était-ce que de la curiosité ? Mes précédentes et fort hésitantes annotations ne m'avaient pas encore conduit aussi loin.

Le lendemain, je trouvai M^{lle} Rambert debout, vêtue d'un fourreau beige qui ne lui seyait guère. Aucune coquetterie dans sa chevelure relevée à la diable, pas plus que dans le choix de ce morne vêtement. Mais la grâce de son attitude, la finesse de ses mains amaigries et la lumière de son regard rachetaient tout ce que sa toilette avait de négligé. Visiblement, elle n'avait pas, en s'habillant, songé à me plaire, et ceci calma la légère inquiétude que je ressentais sur l'équivoque possible de mon attitude.

Elle me parut beaucoup moins biblique et beaucoup plus humaine, ce qui me fit augurer favorablement de sa santé. La femme de chambre m'avait dit, en développant son index : « Mademoiselle a mangé un morceau de poulet comme ça grand. » Les forces renaissaient avec l'appétit.

Violette me fit asseoir à côté d'elle sur un petit canapé empire aux bras en cou de cygne. Et plongeant dans les miens ses yeux nuancés des lueurs de la mer, elle proféra :

« — J'ai en vous une confiance aveugle. Hier, vous m'avez offert de me rendre service. J'accepte.

Et que jamais ne s'échappe de nous deux, — mais strictement de nous deux, vous entendez ? — le secret de ma vie. Dispensez-moi d'un aveu. Ce pli, que je vous prie d'expédier, remplacera ma confession. »

Elle se dirigea vers son bureau, en retira une lettre cachetée qu'elle me tendit. Je lus sur l'enveloppe, tracée à l'encre bleue, d'une écriture à la fois décorative et précipitée, cette suscription :

« Monsieur Robert de Bargy,

22, rue Ganneron, Pavillon A,

près l'Avenue de Clichy, Paris. »

Involontairement, mon regard se posa sur le verset du *Cantique des Cantiques*.

« — Oui, c'est lui ; fit-elle simplement, comme si je l'eusse interrogée.

» — Il n'est donc plus rue de Babylone ?

» — Non, il a quitté le quartier depuis qu'il est démobilisé. Il a voulu se rapprocher de son maître...

» — Son maître ?

» — Vous ne saviez pas ? Il est entré à l'atelier de Gustave Moreau et il travaille avec passion.

» — Je lui savais l'âme d'un artiste, mais j'ignorais qu'il se fût consacré à la peinture.

» — Je l'ai encouragé à prendre cette décision, quoiqu'elle me fasse entrevoir pour l'avenir de graves complications. Mon père ne prise guère les artistes, et s'il se doutait que j'aime un peintre... Je garde néanmoins confiance. Comme l'a dit saint

Luc, quel père donnera une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? D'ailleurs, je porterai ma croix s'il le faut, mais Robert accomplira sa mission terrestre. »

Nous convînmes de quelques artifices pour déjouer la surveillance paternelle. Robert m'adresserait, en les marquant d'un signe, les lettres destinées à Violette. Celle-ci me ferait connaître, en plaçant à sa fenêtre un vase de fleurs, qu'elle avait une réponse à faire porter à la poste. Immobilisée pendant un certain temps, il lui fallait un confident, et j'étais flatté qu'elle m'eût choisi pour ce rôle.

A l'ouverture de la chasse au bois, M^{me} de Taraballe reçut un cuissot de chevreuil. La femme de chambre, en l'apportant, dit à ma tante :

« — Monsieur a écrit depuis Champlon que la bête n'était pas tant grande, mais qu'elle était jeune et d'autant meilleure à manger. »

Au retour des chasseurs, je fus chargé d'aller remercier le docteur. Et précisément, le même jour me parvint de Paris une lettre marquée dans l'angle inférieur gauche d'un V qui arrêta ma main prête à la décacheter. Ce fut dans la Barbakine que je la remis à Violette, son père nous ayant quittés un instant pour aller quérir à la cave une bouteille de vin blanc.

« — L'Eternel a de la bonté pour qui espère en lui », dit-elle en glissant le pli dans son réticule.

Le lendemain matin, des œillets chinés s'épanouissaient à sa fenêtre. J'attendis l'après-midi pour que ma visite fût protocolaire. Le docteur était en

courses. Reprise d'un accès d'asthme, M^{me} Rambert gardait la chambre. Aux lueurs bleues, coquelicot et paille des naïves verrières qu'avivait dans la Barbakine un soleil d'automne, Violette tira de son corsage des feuillets couverts d'une écriture qui m'était connue :

« — Je suis encore trop faible pour supporter seule tout mon bonheur, dit-elle. J'ai besoin, contre mon cœur, d'un cœur tel que le vôtre. Puisque Dieu nous a réunis dans une caverne sanctifiée, c'est qu'il nous couvre de sa grâce. Il a fait de vous mon ami. Je ne veux désormais rien vous cacher de mes joies, non plus que de mes tristesses. Lisez la lettre de Robert. »

Et je lus :

« Ma chérie, votre long silence m'avait inquiété plus que je ne puis l'exprimer. Mes appréhensions étaient, hélas ! fondées, puisqu'une maladie sérieuse en fut la cause. Je vous ai écrit trois fois durant ces semaines mornes et lourdes, impatient de nouvelles, révolté contre l'humanité entière. Je comprends enfin pourquoi vous n'avez pu les aller prendre, ces lettres. Toutes reflétaient, avec mon amour, une angoisse croissante. Les pensées les plus cruelles ont traversé mon esprit. Votre lettre les en a chassées, en m'affirmant que vos sentiments n'ont pas varié depuis le jour où vous m'avez permis de vous dire que je vous aime. Puissiez-vous lire dans ces lignes toute la sincérité de mon affection, comme j'ai lu dans les vôtres la foi que vous aviez en moi.

» Vous me voulez grand, c'est-à-dire célèbre. Peut-être vous méprenez-vous un peu sur le sens de ce mot. J'estime que la célébrité n'est rien pour un artiste. Elle peut ne pas lui nuire s'il a la force de ne céder, lorsqu'elle l'a saisi, aucune parcelle de lui-même. Mais la valeur d'un artiste est absolument indépendante de sa renommée.

» Je connais tels peintres contre lesquels s'exerce la haine du public, et qui sont des artistes dans toute la pureté du terme. J'ignore si M. Manet sera jamais célèbre au sens où vous l'entendez. Il faudrait pour cela que le goût public subît une évolution que je souhaite, sans oser l'espérer. Mais ce qui est hors de doute c'est que, par la vision neuve qu'il nous apporte, il doit être placé au premier rang des peintres de notre époque. S'il prenait des élèves, je n'hésiterais pas à m'inscrire chez lui. Ainsi en est-il de M. Cézanne, parfaitement inconnu sauf de quelques-uns qui le placent très haut. Je crois que les lumineuses notations de Manet et l'inébranlable structure des compositions de Cézanne exerceront sur l'art de notre temps, malgré l'hostilité générale, une influence décisive.

» Depuis que je travaille sous la direction de M. Gustave Moreau, je me pénètre de plus en plus de cette opinion. C'est un maître admirable, qui ne vous fait jamais envisager comme but le succès, mais qui enseigne à l'élève les moyens de réaliser son idéal individuel : « Gardez votre personnalité, développez en vous les dons que vous possédez »,

ne cesse-t-il de répéter. Aussi voit-on fleurir dans son atelier les tempéraments les plus opposés.

« J'espère rester digne de vous, ma chérie, en suivant la ligne droite que je me suis tracée. Je sens tout ce qui me manque pour m'exprimer et je m'efforce d'acquérir l'indispensable métier du peintre. J'ai la tête remplie de rêves, auxquels je vous associe. Dans mon petit atelier de la rue Ganneron comme chez M. Gustave Moreau, je pense à vous, et votre souvenir élève et ennoblit mon travail constant.

» Votre

ROBERT. »

« P. S. Vous avez bien fait de vous confier à Marcel. C'est un garçon sûr, malgré son âge, et que j'aime comme un frère. »

« — Qu'en dites-vous ? interrogea, rayonnante, Violette.

» — Qu'il vous aime, et qu'il mérite votre amour. »

Je me gardai de dévoiler le fond de ma pensée, plus complexe. Que Robert aimât Violette, cela ne faisait point de doute. Mais l'aimait-il plus que la peinture ? Et s'il fallait sacrifier l'une ou l'autre, laquelle des deux serait préférée ?

Une autre lettre, la semaine suivante, m'ancra davantage dans mes doutes. Il y était dit, entre autres :

« ...Combien je suis heureux d'apprendre que votre convalescence s'accroît ! Vous avez, m'écrivez-vous, fait quelques pas au jardin, appuyée sur

le bras de Marcel. J'envie celui-ci et rêve de me substituer à lui pour vous accompagner dans les bois, lorsque vous serez autorisée à contempler leur gloire d'automne. Mais le travail m'absorbe au point que je ne puis m'accorder, malgré mon désir, le congé nécessaire pour aller vous voir. J'ai esquissé au Bois de Boulogne une grande toile dans laquelle j'essaie de résumer les impressions d'une matinée dominicale : sur les frondaisons rousses semées d'or, lamées de pourpre, des silhouettes de cavaliers passent... L'arroseur dirige son jet sur les parterres fleuris du bout du lac, où naviguent des cygnes. Au premier plan, un cuirassier, une nounou à longs rubans orange, des enfants vêtus de clair. Le tout dans une gamme chaude, dans un frémissement de lumière embrasée. D'un jour à l'autre, l'effet se modifie, les arbres se dépouillent. Si je quittais le motif en ce moment, fût-ce pour une semaine seulement, mon tableau serait perdu. Vous m'en voyez sincèrement désolé, etc. »

« — N'ai-je pas eu raison d'en faire un peintre ! s'exclama joyeusement la jeune fille.

» — Vous ne pouviez mieux discerner sa vocation », fut ma seule réponse.

Violette reprenait insensiblement sa vie normale. J'avais grand plaisir à passer, de temps à autre, une soirée dans sa famille, la conversation du docteur et celle de M^{me} Rambert, tous deux d'une culture et d'une élévation d'esprit au-dessus de la moyenne, étant pour moi un enseignement. La villa de M^{me} de Tarabelle s'endormait tôt. Fatiguée d'une journée

commencée à l'aurore, ma tante guettait, l'oreille tendue, le passage du train de huit heures cinquante. Dès qu'on l'entendait siffler dans la prairie, une fille de service apportait les bougeoirs. Ma mère repliait son tricot, mon père fermait son livre, et chacun regagnait son appartement, sauf moi, qui avais obtenu l'exceptionnelle faveur d'une lampe à pétrole dans la pièce qui me servait, à côté de ma chambre à coucher, de cabinet de travail. Souvent j'y prolongeais jusqu'à minuit la veillée, toutes fenêtres ouvertes, tandis que les phalènes voletaient, affolés, autour de l'abat-jour. Certains soirs, descendu à pas furtifs, je refermais doucement la porte après en avoir pris la clef, et me dirigeais vers la maison Rambert, où toujours l'accueil était cordial et les entretiens pleins d'agrément. Ma famille ignorait, ou feignait d'ignorer, ces visites dont elle eût tout au moins désapprouvé la fréquence. Pour me servir de l'expression biblique de Violette, le figuier n'avait pas encore fleuri. Mais on y voyait des boutons. Les deux frères de mon amie, Emmanuel et Lucien, arrivés de Genève, passaient quelques semaines de vacances à Bovrange. J'aimais le tour sérieux de leur esprit, la courtoisie qu'ils apportaient dans la discussion, et cette orientation spéciale vers la philosophie et la morale qu'ils devaient à leur éducation calviniste. J'osai aborder avec eux des sujets qui, chez mes proches, m'eussent, en raison de mon âge, fait traiter de « poseur ».

J'appris, là, beaucoup de choses. En revanche, — mais mon apport ne valait probablement pas le

leur, — mes notions sur l'art, et spécialement sur la musique à laquelle je me livrais passionnément, excitèrent maintes fois l'intérêt. Ces échanges prirent fin plus tôt que je n'eusse souhaité. La date inexorable du 1^{er} octobre nous rappelait tous, Emmanuel, Lucien et moi-même, dans nos universités respectives, de même qu'elle exigeait le retour de mon père.

Le soir des adieux, j'appris que pour soustraire Violette aux rigueurs de l'hiver, M. et M^{me} Rambert la conduiraient à Nice. Le départ aurait lieu dans quinze jours.

« — Vous arrêterez-vous à Paris ? demandai-je au docteur.

» — Sans doute, nous y passerons au moins une semaine. J'en profiterai pour visiter les hôpitaux et revoir mes camarades d'université. »

Un regard oblique vers sa fille me montra un visage illuminé de joie. Et je mis dans la pression de ma main, en prenant congé d'elle, tout ce qu'il m'était interdit d'exprimer à haute voix.

XIII.

« Nice, 18 novembre 1872.

» Mon cher Marcel,

» Vous êtes, je suppose, désireux d'avoir des nouvelles de notre voyage et de ma rencontre à Paris avec R... Celle-ci me causa une grande joie, quoiqu'à vrai dire mêlée de quelqu'amertume. Je ne veux

rien vous céler, à vous qui fûtes pour moi le Samaritain miséricordieux.

» Peut-être me trompé-je. Mais sans craindre d'aller jusqu'au plus profond des choses, je me demande si depuis que R... s'est voué à l'art, il me garde encore dans son cœur la tendresse unique, exclusive, qui suffisait naguère à remplir sa vie. Je me reproche ces doutes, mon ami, et je lutte contre eux de toute la force de mes souvenirs. Mais Salomon a dit : « La jalousie est inflexible comme le séjour des morts. »

» Rien n'a pu faire soupçonner à R..., si confiant et si attentif à me plaire, cette légère souffrance. Je prie Dieu d'éloigner celle-ci de moi, et vous savez qu'il accomplit les désirs de ceux qui le vénèrent et le craignent.

» Les pavillons de la rue Ganneron, dont R... habite l'un, sont de curieuses petites maisons rustiques composées, au rez-de-chaussée, d'un salon et d'une cuisine, au premier étage de deux chambres à coucher, le tout surmonté d'un atelier clair et gai. Un jardin commun à ces cellules qui n'ont, paraît-il, rien de monacal, permet aux locataires de faire, sans s'éloigner de chez eux, des études de plein air. Mais R... m'a recommandé de ne pas m'y promener, car on y voit parfois des modèles vêtus un peu sommairement.

» M'expliquerez-vous pourquoi les peintres éprouvent le besoin de reproduire sur leurs toiles des corps nus ? La vue de ces obscénités m'a choquée dans l'atelier de R..., mais je n'ai pas osé lui en faire reproche. Je ne comprendrai jamais comment

depuis que le Seigneur revêtit Adam et Eve d'habits de peau après qu'ils eurent touché à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, les artistes osent représenter l'homme, la femme, dans l'état où ils parcouraient les jardins édeniques avant leur faute. Passe encore pour ceux qui, jadis, se consacrèrent à la mythologie, le Titien, par exemple, dont j'ai vu au Louvre des œuvres admirables, mais vous m'avouerez que pour représenter, comme le fait R... en ce moment, une nourrice, un soldat et des cavaliers au bois de Boulogne, il est superflu de dévêtir un modèle afin d'étudier sa musculature.

» Je ne m'explique pas non plus la perversion de certains peintres qui s'attachent à reproduire ce que l'humanité offre de plus vil et de plus bas. J'ai rencontré chez R..., qui l'a en grande estime, une sorte de gnome aux jambes écourtées et arquées, dont le nom est l'un des plus aristocratiques de France, mais qu'on a, dans les ateliers de Montmartre, affublé d'un sobriquet que je ne pourrais vous révéler sans rougir. C'est, paraît-il, un grand artiste. Les sujets qu'il traite sont invariablement empruntés aux bas-fonds de la société. Pourquoi ? C'est ce qui faisait dire à une amie de ma mère, dont la voix et le talent font excuser l'incompétence en toute autre matière : « Il serait si simple pour ces gens-là, s'ils tiennent absolument à manier la brosse, de ne peindre que des façades, des croisées et des portes ! »

» R..., à qui j'ai rapporté le propos, s'est borné, sans se fâcher, à me répondre que chacun ferait bien de ne parler que de ce qu'il connaît.

» Je voudrais, moi, tout connaître, tout savoir, pour ne paraître pas dindoché à R... lorsque nous visitons ensemble le Louvre ou le Luxembourg. J'y ai appris, grâce à lui, certaines choses. Le malheur, c'est que précisément les artistes qu'il préfère ne sont pas représentés dans les musées. Est-ce que, là aussi, l'incompréhension domine, ou ceux-ci sont-ils semblables au royaume des cieus où il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus ? Qui m'éclairera sur tant d'incertitudes ?

» Pour contempler la peinture qu'aime R..., il faut faire des recherches chez de petits marchands de la Butte, rue Lepic, par exemple, où un vieux bonhomme a l'air si heureux de montrer ses toiles qu'on ne songe ni à lui en demander le prix, ni à les acheter. Y aurait-il, de même que parmi les artistes, des marchands désintéressés et aimant la peinture ?

» J'aimai les allées de platanes de Marseille, où nous nous arrêtâmes deux jours, l'extraordinaire animation de la Cannebière. Le premier contact avec la mer m'émut beaucoup. Un vent frais règnait précisément quand nous allâmes au vieux port, faisant claquer voiles et pavillons. Pour impressionner davantage Rosine, nous la menâmes à Notre-Dame de la Garde, d'où la vue embrasse un horizon maritime illimité.

« — Ah ! Mademoiselle, disait-elle, combien il a fallu de seaux d'eau pour emplir une pareille gouille ! »

Je songeais, quant à moi, au pouvoir de l'Éternel, qui, d'un simple geste, refoula les vagues pour faire passer à sec les enfants d'Israël au milieu des

flots dressés à leurs côtés comme des murailles de granit.

« R... m'avait recommandé de manger chez Pascal une bouillabaisse, qui est une sorte de soupe au poisson assaisonnée de safran. Mon père déclara ce brouet détestable et je n'osai avouer qui me l'avait vanté. Mais j'éprouvai à le déguster une sensation analogue à celle que produisit sur moi la peinture de la rue Lepic : saveur imprévue et neuve, raffinement, goût étrange, un peu subversif.

» Il n'est bruit à Marseille que des menées carlistes qui s'y trament. On me montra, passant à cheval, celle à laquelle on attribue le premier rôle dans ce complot, Madame de Lastaola, qu'on désigne aussi par le nom de Doña Rita ou « l'héritière d'Henri Allègre ».

» A Nice, où nous ne sommes arrivés qu'à la Toussaint, mon père ayant à ma grande satisfaction prolongé d'une semaine son séjour à Paris, nous avons retrouvé l'été. Les jardins publics sont fleuris, et l'on s'y promène en chapeau de paille. Nous occupons, rue Gioffredo, 8, dans le quartier de Carabacel qui confine aux champs, le premier étage d'une maison agréable appartenant au docteur Polet, lequel se montre particulièrement prévenant pour son collègue. Je vis sur mes souvenirs de Paris, me remémorant chaque heure, chaque minute, partagée entre la confiance et l'inquiétude.

» Les palmiers de la promenade des Anglais auront besoin de croître pour arriver à protéger les passants contre l'ardeur du soleil ! Nous allons souvent aux

Ponchettes, où la mer se brise de mille façons contre les rochers, en découvrant des abîmes d'un bleu surnaturel. Il y a aussi, proche, un endroit nommé Robacapo, ce qui dans le patois du pays veut dire : Voleur de chapeaux, — ceci en raison du vent continuel qui ne se lasse pas d'envoyer les couvre-chefs parmi les flots.

» Une dame dont nous avons fait la connaissance m'a promis de m'enseigner la graphologie. Elle affirme que l'écriture de chacun trahit son caractère avec une indiscutable évidence et qu'on y peut lire ses sentiments les plus intimes. Il y a peut-être quelque indiscretion à entamer l'étude d'une pareille science ! Après tout, les amis avec lesquels je suis en correspondance n'ont rien à me cacher ni à m'apprendre. En ce qui vous concerne, par exemple, je suis fixée sur la générosité de votre cœur.

» Ma santé s'améliore de plus en plus et la tiède atmosphère de Nice amènera rapidement, assure mon père, ma guérison complète.

» Croyez à ma fidèle amitié, comme je crois à la vôtre, et que Dieu nous accorde la grâce de nous réunir l'été prochain comme je le souhaite.

VIOLETTE RAMBERT. »

XIV.

Le Cormoran est un joli yacht jaugeant vingt-deux tonneaux, avec un tirant d'eau de neuf pieds et une quille qui lui permet de tenir la mer, bien qu'il ait été construit spécialement pour naviguer sur les eaux hollandaises, où les canaux, les fleuves, leurs estuaires, et ce lac endormi : le Zuiderzee, se confondent en nappes liquides qui réfléchissent à perte de vue la limpidité du ciel traversé par le vol triangulaire des canards sauvages.

Deux cabines, un rouf en divisent l'intérieur. La grande voile, le foc et le clin-foc, avec une voile en tape-cul, lui font filer allègrement ses vingt nœuds. Mais il faut compter avec les accalmies, et alors, toutes toiles ramenées, on avance comme on peut.

Parti d'Anvers, son port d'attache, battant pavillon belge, *le Cormoran* a suivi le cours de l'Escaut, coupé la Zélande de Hanswert à Wemeldingen par le canal de Vlakte. Le Moerdyck, un peu houleux, s'est développé devant lui dans toute son étendue, et les canaux intérieurs l'ont conduit dans le Zuiderzee dont il a fait le tour en relâchant à toutes ces localités fameuses que vénèrent les peintres : Volendam et Marken, Hoorn, Enckhuyzen, Alkmaar, Medenblik, poussant jusqu'au Helder, et ne négligeant pas les ports frisons que leur éloignement enveloppe encore de mystère.

Amarré depuis la veille au quai d'Amsterdam, il a vu ses passagers, — trois jeunes gens vêtus uniformément de jerseys de laine bleue, coiffés de casquettes à visière de cuir verni, — s'éloigner, bras dessus, bras dessous, vers le centre de la ville, affectant naïvement la démarche alourdie des gens de mer. Et sous la surveillance de l'équipage, quatre matelots flegmatiques aux oreilles percées d'anneaux d'or, il se balance à la brise du soir.

Cette croisière en Hollande avec mes deux cousins de Bargy, au cœur d'un été sans nuages, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Notre jeunesse à tous trois éclatait comme bourgeois au printemps, ivre de cette vie à fleur d'eau, dans l'irradiation de la lumière, loin du monde, hors du siècle, parmi les espaces bleus où l'horizon terrestre se confond avec l'azur céleste. Dans nos visions quotidiennes d'eau et de ciel s'intercalaient des ailes rouges tournant éperdument sur leur axe, des ponts à mécanique absurdes et délicieux, des ports de pêche minuscules aux barques juvéniles, des villages aux maisons lustrées, vernissées et peintes comme des jouets.

Parfois le fantastique s'ajoutait à ces accessoires de féerie. Un calme plat, par un dimanche torride, nous avait maintenus depuis midi au large de l'île d'Urk. En vain nos mariniers invoquaient saint Antoine pour solliciter de son intervention un souffle d'air : « Blauw, sint Antony, blauw ! » imploreraient-ils. Mais le miroir de Zuiderzee demeurait implacable. Les voiles pendaient lamentablement le

long du mât. Il fallut sortir les rames, bien que les matelots y missent peu d'empressement.

Sur la jetée, une foule considérable, mais silencieuse, s'était rassemblée pour nous voir débarquer. Population plus belle qu'elle n'est aux Pays-Bas, sur la terre ferme. Grandes filles à l'allure dégagée, invariablement vêtues de noir. Hommes graves, fumant sans mot dire, appuyés au parapet du quai. La nuit s'était refermée sur l'île. Nous arpentions dans l'obscurité la rue principale du village, et nous faisons lever devant nous, avec un bêlement craintif, des moutons qui dormaient dans le creux des ornières. Une forme indécise, blanchâtre, passa à nos côtés, nous devançant, sans paraître toucher le sol. Nous la revîmes plus distinctement quelques instants après. Elle disparut du côté de la mer dans un silence absolu. Il était près de minuit. Plus un seul habitant de l'île n'était resté dehors. Intrigués, nous attendîmes. Le spectre reparut, suivit la route qui conduisait au port, s'enfonça sous les chênes courbés par le vent d'ouest et se volatilisa dans la clarté de la lune. Quelque âme errante de naufragé ? Ou l'ombre d'un veilleur nocturne que la mort n'avait pu arracher au devoir ?

D'un mot, Théophile nous ramena à la réalité :

« — Vous ne savez donc pas que l'île d'Urk possède un phare à éclipse ? »

Par une inclination commune à tous les marins fraîchement débarqués à Amsterdam, les trois *yachtsmen* pénétrèrent dans le Nes, rue étroite située en plein centre et presque exclusivement bordée

de cafés-concerts et de lieux de plaisir. Elle était à peu près vide, mal éclairée, d'aspect sinistre.

« — Allons-nous-en, dit Robert. Il doit y avoir mieux que cela plus loin. »

A cet instant un individu embusqué sur notre passage tira un cordon. Une porte s'ouvrit tout à coup sur une salle rouge et or, d'un goût canaque, ruisselante de lumières. Et de même que dans ces tirs forains qui déclenchent, lorsqu'on met dans le mille, tout un mécanisme compliqué et bruyant, nous vîmes un chef d'orchestre agiter les bras, des couples enlacés tournoyer sur un parquet ciré, des consommateurs vider des coupes avec des gestes automatiques. Vingt pas plus loin, une autre maison du même genre s'ouvrit à son tour, au moment précis où nous passions devant sa façade, et dans le formidable tintamarre d'un orchestre géant s'élançèrent, avec une remarquable discipline, des dames vêtues de gaze rose, bleu-ciel ou canari, valsant aux applaudissements de comparses répartis autour des tables. Mais la porte refermée sur notre dédain, et même avant qu'elle fût entièrement retombée, le silence avait succédé au boucan, l'immobilité à la trépidation. L'aboyeur multipliait en vain ses appels ; la certitude de notre indifférence le retourna vers d'autres passants attardés, auprès desquels il renouvela sa tentative.

Théophile finit par nous proposer de visiter un de ces curieux établissements. C'était, je crois, le dernier de la série. Lorsqu'il s'ouvrit devant nous, le vacarme nous parut plus effroyable que dans les

précédents, l'assemblée plus tumultueuse, l'éclairage plus étincelant. Le seuil franchi, tout retomba dans le calme. Un monsieur en habit noir, parfaitement correct, nous expliqua que nous étions dans un cercle privé, le Club Terpsichore, auquel seuls ses membres avaient accès. Sortant justement trois cartes de sa poche, il ajouta qu'il nous suffisait, pour y être admis, d'inscrire nos noms sur les cartes et de verser une cotisation de deux florins par personne. Cette simple formalité nous affiliait pour une année entière au Club. Dès lors, des dames vinrent nous proposer de danser avec elles. D'autres nous affirmaient qu'elles accepteraient volontiers un verre de champagne. Des matelots un peu éméchés, probablement affiliés déjà, entrèrent dans la salle, réclamèrent la musique et saisirent par la taille, afin de les entraîner dans un pas de polka, les danseuses disponibles. Ceci nous permit de nous retirer sans impolitesse et de regagner notre bord.

Durant toute la croisière, Robert n'avait cessé de crayonner et de fixer sur les panneaux mobiles de sa boîte-pouce des pochades expressives.

« — Et dire que la Hollande n'a pas un seul peintre capable de la comprendre ! Oui, il y eut les Maîtres du xvii^e, c'est entendu. Mais on ne recommence pas Rembrandt ! Notre sensibilité, aujourd'hui, est autre. Israëls n'ouvre pas sa fenêtre. Il ne voit qu'à travers les musées. Les Maris, surtout Mathieu, qu'on traite de fou, font au moins un effort. Mais combien ils restent loin du rayonnement de cette lumière, de l'harmonie éclatante de ces tons ! »

Je ne pouvais prévoir qu'un Van Gogh éclabousserait un jour ses toiles de clartés si fulgurantes qu'il fuirait la Hollande pour chercher en Provence une atmosphère plus embrasée.

XV.

C'est le lendemain de cette équipée que Robert de Bargy devait connaître une disgrâce à laquelle il fut sensible, mais qui, somme toute, le libéra d'attaches capables d'entraver dans une certaine mesure son développement esthétique. Elle le surprit dans un si bel enthousiasme d'art, au milieu de sites qui exaltaient à tel point son âme réceptive, que le coup en fut atténué. J'avais d'ailleurs l'impression que son amour n'était plus pour lui une nécessité vitale depuis que Cézanne et Manet étaient devenus les phares de son existence.

Violette Rambert, guérie, était revenue vers le printemps à Bovrange. Ses lettres à Robert s'éspacèrent. Nous ne parlions d'elle que rarement, car Théophile ignorait tout des sentiments de son cadet pour la jeune fille, et la vie de bord ne laissait guère de place aux *a parte*. A deux ou trois reprises, nous échangeâmes confidentiellement quelques mots.

« — Des nouvelles ?

» — Pas récentes. Difficile, dans un itinéraire aussi fantaisiste que le nôtre, de déterminer à l'avance des bureaux de poste et des dates.

» — Pourtant, Amsterdam ?

» — Précisément, c'est là que j'espère une lettre. »

J'accompagnai Robert à l'hôtel des postes, où, moi aussi, j'avais fait acheminer mon courrier. Parmi les plis et journaux que nous tendit un employé à travers le guichet, l'enveloppe sur laquelle nous reconnûmes, tracée à l'encre bleue, l'écriture à la fois décorative et précipitée, nous sauta immédiatement aux yeux. Robert emporta sa proie au dehors et s'assit, pour lire la lettre, sur une borne de pierre, à l'angle de l'édifice. Je le vis pâlir. Comme je m'approchais, fort inquiet :

« — Elle a une rechute ?

» — Non, il s'agit de bien autre chose : tout est fini entre nous !... Tiens, lis toi-même. »

« Mon bien-aimé Robert,

» Je sens toute la peine que vous causera cette lettre. Aussi est-ce avec une profonde tristesse que je me résigne à vous l'écrire. Je sais aussi que la blessure qu'elle vous infligera sera promptement guérie, tandis que ma vie entière ne suffira pas pour cicatriser la mienne. Je prie l'Eternel de nous venir en aide à tous deux. Mais moi seule aurai besoin du bras tutélaire qu'il ne refuse pas à ceux qui se confient en lui.

» Vous n'ignorez pas qu'une personne versée dans la science graphologique m'a enseigné, durant mon séjour à Nice, à discerner dans toute écriture le caractère, les sentiments, les inclinations de celui qui l'a tracée. Après avoir longtemps douté de

l'exactitude de ces diagnostics, j'ai dû me rendre à l'évidence, tant les résultats de mes études ont été concluants.

» Depuis longtemps des doutes m'assaillaient sur notre amour. J'ai eu la curiosité de vouloir les éclaircir en tentant sur vos propres lettres une épreuve à laquelle je n'avais soumis jusqu'ici que des documents indifférents. Hélas ! ce qu'elles m'ont révélé me confirme dans ma résolution, désormais arrêtée, de m'effacer d'une carrière d'artiste pour laquelle je ne pourrais être qu'un obstacle.

» Certes, votre écriture, par son inclinaison, marque une certaine tendresse ; mais la dimension et la régularité des caractères, leur liaison, leur ornementation sobre, d'autres signes distinctifs encore, que corroborent les barres, les accents, la ponctuation, révèlent une telle prédominance du sentiment esthétique et de la culture d'esprit que tout doit céder devant eux. Votre amour de l'art est exclusif et ne laisse aucune place à l'affection d'une jeune fille ignorante telle que moi.

» J'ai compris, avec l'aide de Dieu, le sacrifice que m'impose la résultante de l'expérience. Celle-ci est basée sur l'ensemble des lettres que je reçus de vous, car toutes, jusqu'aux moindres billets, m'accompagnent partout, enfermées dans le reliquaire de nacre qui sera le cercueil de notre amour.

» Robert ! Je souffre affreusement, mais je trouverai dans la qualité même de mon affection la force nécessaire au renoncement. J'ai fait un beau rêve. Me voici réveillée, prête à m'efforcer de passer

par la porte étroite pour me rapprocher du Seigneur.

» J'ai dévotement prié Celui-ci d'éclairer ma conscience. Il a fait résonner dans ma mémoire les paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Celui qui n'est pas marié s'inquiète des choses du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur ; et celui qui est marié s'inquiète de sa femme, des moyens de plaire à sa femme. » De nos jours, l'Apôtre n'eût pas manqué d'étendre cet axiome au sacerdoce d'une mission d'artiste. Mais quel que soit votre sort, croyez-moi, je ne suis pas celle qui eût pu vous rendre heureux, nos natures sont trop différentes, et votre piété est si éloignée de la mienne ! Quelque chose d'irréparable nous sépare. J'en eus le pressentiment à Paris lorsque je vis se dresser entre nous, dominatrice, cette passion de la peinture qui, mieux que moi, saura vous mener à votre destinée. Ce que je devinais confusément, la graphologie m'en a instruit avec certitude. Qu'importe ma douleur si votre pensée rayonne ?

» Ma décision est donc mûrement réfléchie et délibérée. Vous n'en ressentirez aujourd'hui que l'affliction, mais vous comprendrez bientôt qu'elle fut dictée par un amour assez fort pour ne reculer devant aucun sacrifice.

» Adieu, Robert ! Ma pensée fraternelle vous suivra toujours, et mon affection sera d'autant plus profonde que rien de charnel ne pourra la ternir. Croyez à mon inaltérable amitié, comme je crois à la vôtre.

V. R. »

Je pris Robert dans mes bras.

« Mon pauvre ami ! Comment te dire ma peine et ma sympathie... »

Il ne répondait rien, serrait les dents, le regard fixe, comme hébété. Les passants, indifférents, s'empressaient à leurs affaires, sans soupçonner le drame qui se déroulait, là, devant eux.

« — Ecoute, proféra mon cousin en se dégageant. Va dire à Théo que je ne déjeunerai pas à bord... Invente une histoire, un ami rencontré, un enlèvement dans une victoria, n'importe quoi... Compris ?

» — Mais que vas-tu faire ? »

Robert me saisit les mains et, plongeant ses yeux exaltés dans les miens, il s'écria avec force :

« — M'absorber au Musée dans la contemplation de la *Ronde de nuit* ! »

XVI.

« J'espère que vous pourrez arriver avant le premier dimanche d'août, ma chère Fanny, écrivait M^{me} de Tarabelle à ma mère en juillet 1874, car nous aurons ce jour-là une petite cérémonie au village. Depuis longtemps le curé souhaitait remplacer par une cloche la grêle sonnerie de la chapelle. Je lui en ai offert une, qui sera inaugurée le 5. Un goûter champêtre réunira dans l'après-midi quelques amis et voisins à la villa. Sans vous, la fête ne serait pas complète. »

Mon père, heureusement, ne faisait pas partie cette année de la Chambre des Vacations. Dès le 4, le landau nous déposait à midi devant le perron dont, souriante et empressée, ma tante, coiffée de son plus beau bonnet de Valenciennes à rubans mauves, descendait les degrés.

La maison avait déjà un air de fête. Des drapeaux flottaient aux balcons. Sur la pelouse qui s'étendait de l'habitation aux communs, une estrade avait été dressée, sur laquelle, demain, prendraient place les ménétriers. Nous avions passé, à l'entrée du parc, sous un arc de triomphe naïvement constitué de branches de sapins et de bandelettes de papier tricolores.

Au déjeuner on ne s'entretint, bien entendu, que de la fête du lendemain.

« — Les Reynald m'ont promis d'en être, disait M^{me} de Tarabelle. Leur fille est devenue charmante », ajouta-t-elle en s'orientant malicieusement vers mes dix-huit ans.

Ceux-ci étaient à cet instant absorbés par la dégustation d'une crème au citron, triomphe de la cuisinière. Je levai le nez.

« — Edith ? Revenue d'Angleterre ?

» — Oui, après trois ans passés dans un pensionnat du Devonshire. Elle monte à cheval aussi bien que feu ton oncle et défie au tennis les professionnels. »

Ma tante continuait d'énumérer les invités : M^{lle} de Belmont-Prieuré et son frère; M. et M^{me} de Bargy, qui passaient l'été dans un pavillon de chasse en pleine forêt, tandis que leurs fils faisaient un

voyage en Sicile; M. et M^{me} Juste Audiffrey; M^{me} de Garches, ses deux petites filles et son petit-fils, boy aux joues brunes, au col marin; d'autres encore. Et, bien entendu, les autorités du village et les notables des environs.

Dès deux heures, le lendemain, j'avais l'œil collé au télescope qui, braqué sur la gare, distante de Bovrange d'environ deux kilomètres, nous permettait de contrôler d'avance les arrivées. La chaleur était lourde. L'air dansait dans la lumière. La senteur des résédas, plus pénétrante que de coutume, montait de la terrasse en encens poivré.

Dans le champ de la lunette, je vis un train ralentir sa marche, s'envelopper de fumée blanche et s'arrêter. Des voyageurs endimanchés descendirent sur le quai. A ma mère, qui tricotait dans une bergère, à mon père plongé dans la lecture de Macaulay, je criai joyeusement :

« — Les voilà ! Tante de Garches descend la première avec les enfants ! Les de Bargy la suivent. Ah ! les Audiffrey y sont aussi. Je vois une ombrelle blanche... Attendez. Je crois que c'est Edith... Oui, elle tend la main à M^{me} Reynald pour l'aider à descendre... Mais comme elle a changé ! Elle est plus grande que sa mère... Et quelle jolie allure ! Elle glisse plutôt qu'elle ne marche. »

Je sentis tout à coup un léger tremblement dans ma voix et je me tus.

Outre le landau, M^{me} de Tarabelle avait envoyé à la gare la grande berline où l'on pouvait tenir avec une personne à côté du cocher, six ou sept.

C'était la voiture qui, jadis, avait servi aux voyages diplomatiques de mon oncle. Quant aux Belmont-Prieuré, ils devaient arriver en voiture, car Froidbourg n'était relié à aucune gare. Ponctuel, leur dog-cart apparut à l'heure précise, le Comte conduisant, comme une bête de prix, les mains hautes, la jument qui lui servait à labourer les terres et à rentrer les récoltes. Bientôt après, tous les invités étaient réunis à la chapelle, où nous les avons précédés.

L'Office fut court. La religion de ma tante, alimentée par son éducation plutôt que nourrie d'une conviction profonde, était, comme sa vie mondaine, réglée par un protocole dont la brièveté était le pivot. Soucieux de se ménager ses libéralités, les hommes d'église entraient dans ses vues en réduisant messes, vêpres et saluts à leur minimum de durée.

La bénédiction de la cloche rapidement expédiée, le curé, en quelques mots, remercia la donatrice avec tact. Suivant la coutume locale, l'assistance récita ensuite les litanies de la Vierge, la voix nasillarde des femmes et des petites filles lançant en fausset : « Tour d'ivoire ! Porte du Ciel ! Tour de David ! Etoile du matin ! » tandis que le bourdon des hommes répondait sans se lasser : « Priez pour nous ! Priez pour nous ! »

Ceci fait, M^{me} de Tarabelle quitta son prie-Dieu, et, la première, sortit de la chapelle, entraînant vers la villa ses invités.

Le goûter fut très animé. Le thé et le chocolat servirent de prétexte à l'exhibition du service

empire, bleu et or, réservé pour les circonstances solennelles. Melons, abricots, pêches et raisins emplissaient les compotiers. Adjoint au service, le cocher, en gants de filoselle, passait les gâteaux sur des plats d'argent.

« — Nous espérons bien, Félicité, que vous nous ferez de la musique, dit M^{me} de Garches en gagnant le salon au bras de M. de Bargy.

» — C'est que, je ne sais trop... Je ne suis guère en doigts... A moins que Marcel ne consente à me servir de partenaire... Veux-tu que nous jouions quelque chose à deux pianos ? » ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

A cet instant j'aperçus Edith, debout dans l'embrasement de la porte, et son regard était un ordre. Tandis que M^{me} de Tarabelle remuait des cahiers de musique sur les rayons de sa bibliothèque, j'emplissais mes yeux de la vision de M^{lle} de Reynald, trop éloignée de moi au goûter pour que j'aie pu l'examiner en détail.

Elancée, un peu gauche pour avoir passé trop vite de l'adolescence à la jeunesse, elle avait le teint hâlé par les sports. Ses cheveux sombres, relevés en torsade sur la nuque, s'effrangeaient sur le front. Une bouche dédaigneuse, la réserve aristocratique d'un maintien distant contrastaient avec la promesse de ses yeux immenses, dont l'éclat mordoré illuminait de velouté son visage énigmatique. Gantée et chaussée de blanc, Edith portait une robe légère à rayures cerise ; sur son petit chapeau de toile s'épanouissait une touffe de crimson ramblé.

Ma tante avait disposé sur les pianos *les Préludes* de Liszt. Elève de M^{me} Pleyel, elle possédait un mécanisme que l'âge n'avait guère émoussé. Elle l'entretenait d'ailleurs journallement lorsque, la nuit tombée, son jardin lui échappait. Un instinct sûr, plus encore que l'enseignement de l'illustre pianiste, l'acheminait vers l'expression juste. D'éducation classique, elle ne négligeait pas les auteurs modernes et riait encore sous cape de la boutade lancée par M^{me} de Garches à propos de Wagner cinq ans auparavant.

Notre exécution fut vivante et colorée. Habitué à jouer ensemble, nous interprétions dans le même esprit, avec d'heureuses sonorités et des flexions de mouvements que se renvoyaient les deux Erard, le poème tour à tour mystérieux, idyllique, passionné et triomphal. Celui-ci frissonne d'ailleurs de tels émois qu'il s'impose, victorieux, aux exécutants comme à l'auditoire. Chacun y peut suivre la marche de ses propres sentiments, car à l'universalité du texte d'Hugo répond, dans son commentaire musical, une pathétique synthèse d'humanité.

A la dérobée, je regardais Edith. Et tout ce que l'œuvre recèle d'amour, d'orgueil, d'espoirs, mon cœur le tendait vers elle. Par les fenêtres ouvertes, le parfum des tubéreuses envahissait le salon.

Au dehors, le bal populaire tournoyait sous les nuages bas, dans la torpeur d'une fin d'après-midi suffocante. Juchés sur l'estrade, violons, flûte et tambour de basque attaquèrent la farandole de *l'Arlésienne*. L'invitation était irrésistible.

« — Voulez-vous, Edith ? »

Elle prit ma main, tendit la sienne à son voisin, qui agrippa à son tour une danseuse... J'entraînai vivement dans les allées, à travers les bosquets et jusque dans la villa, des méandres de rires clairs, des volutes de joie. Nous allions atteindre les communs, à l'extrémité du parc, lorsqu'un éclair, suivi aussitôt d'un bref coup de tonnerre, arrêta net la farandole. Pompées par une tornade, des feuilles mortes mêlées à du sable montèrent en spirale vers les greniers. L'averse les rabattit sur le sol. Fuite vers les abris proches. Comme nous étions à ce moment devant la grange, je poussai la porte chatière et la refermai aussitôt qu'Edith et moi en eûmes enjambé le seuil.

« — Nous sommes sauvés ! »

Je ne sais quel obscur instinct répondit en moi :

« — Nous sommes perdus. »

L'exaltation de la musique et les approches de l'orage avaient tendu mes nerfs, relâché ma volonté, émoussé ma conscience. Dans l'obscurité du fenil j'enlaçai ma compagne et l'embrassai passionnément, stupéfait d'ailleurs de mon audace et assistant, comme dédoublé, à une scène jouée par un autre. Edith se défendait mollement.

« — Je vous en prie, Marcel... Ayez pitié de moi... Voyez, je ne suis pas moi-même aujourd'hui... L'orage m'a bouleversée... Et puis, ces *Préludes*...

» — Ah ! vous me comblez de joie ! Je ne jouais que pour vous...

» — Je l'ai senti et vos regards me l'ont dit.

» — Mais les vôtres sont restés muets.

» — La surprise... Je vous ai quitté enfant, Marcel. Et après trois ans vous voici presque un homme... Et certes un artiste... Vous ne ressemblez pas aux boys qui galopaient avec moi dans l'Exmoor derrière les stag-hounds du Devon et du Somerset... Là-bas, les garçons ne sont guère que des compagnons de jeu : des raquettes terminées par des jambes, ou des cravaches à bec de corbin qui servent à ouvrir les barrières quand votre cheval refuse le saut...

» — Vous en avez aimé, Edith ? Vous en aimez peut-être encore un ? Et vous ne pouvez m'aimer ? »

Il y eut une très longue minute de silence. Se dégageant un peu de mon étreinte, Edith reprit :

« — Je n'ai aimé personne, que mon cheval Patrick. »

Et très bas :

« — J'ai peur de vous aimer, vous si différent des autres. Il ne faut pas. Je suis vieille. J'aurai bientôt vingt-trois ans. Un jour, je me marierai. D'ici là, comprenez, Marcel... Ce jeu est trop dangereux. Je vous plais, c'est entendu. Mais demain ?... »

» — Demain, dans dix ans, jusqu'à la fin de ma vie ! » m'écriai-je dans le feu d'une conviction sincère.

Cette déclaration me valut un très tendre baiser.

« — Tant mieux, dit Edith. Votre affection saura nous défendre l'un et l'autre. Je me sens faible, Marcel. Jamais je n'ai ressenti pareil trouble, je vous l'avoue en toute franchise. Et je place mon sort entre vos mains. Que votre loyauté décide. »

La pluie avait cessé. La lucarne ouverte, Edith m'apparut, pâle et grave, ses grands yeux fixés dans

les miens et comme implorants. J'enlevai de sa jupe quelques brindilles de foin et nous sortîmes lentement de la grange.

Sur les instances de ma tante, M^{me} Reynald et sa fille acceptèrent de passer la nuit à la villa. J'en conçus une grande joie, car j'entendais sceller par quelque trait chevaleresque le pacte d'amitié et d'abdication conclu parmi des bottes de foin... La soirée m'en fournirait sans doute l'occasion.

En effet, on prépara pour Edith la chambre contigüe à la mienne. Et lorsque chacun se retira, je n'eus qu'un pas à faire pour en franchir le seuil, sans être aperçu, sur les talons de mon amie.

« — Vous ? »

Ses yeux suppliants exprimaient une réelle terreur.

« — Ecoutez-moi, Edith. Je vous aime trop pour que vous ne gardiez de moi que le souvenir trouble de la grange. Accordez-moi un moment ici. Demain, nous serons séparés, peut-être pour longtemps... Je veux que rien d'équivoque ne demeure entre nous. Il faut que vous sachiez jusqu'où va mon respect... »

J'éteignis la lampe. La lune pénétra dans la chambre, avec les senteurs apaisées de la terre humide.

« — Je crois en vous, Marcel, et votre droiture me plaît. L'amour est une chose trop sérieuse pour être confondu avec le caprice. Vous avez cru m'aimer parce que vous m'avez découverte un jour d'orage, à travers l'arome d'une œuvre voluptueuse. Mais la raison vous est revenue, comme à moi. Si j'avais

succombé, ni vous ni personne ne m'auriez jamais revue. Je vous sais gré de m'avoir protégée contre moi-même. Comptez sur mon éternelle amitié.»

Dans le silence de la nuit, ces paroles avaient une solennité impressionnante. Le jet d'eau pleurait sous le marronnier. Un oiseau nocturne traversa le champ de la fenêtre.

« — Edith, j'ai une grâce à vous demander. Prouvez-moi que vous ne craignez plus rien. C'est la récompense de ma sagesse que je réclame de vous... Toute cette journée fut folle. Achéons-la par un exploit imprévu. » Et la fixant, je lui dis :

« — Je ne quitterai cette chambre que lorsque je vous aurai bordée dans votre lit. »

Elle sourit, surprise, hésita un moment...

« — Soit. On ne refuse rien aux enfants sages. Mais vous ne bougerez pas de ce fauteuil, les yeux au mur. »

Sa toilette, d'une parfaite décence, dissimulée en partie par un paravent, mais dont un jeu de glace me révéla inopinément quelques épisodes, s'acheva sur un :

« — J'y suis. Vous pouvez vous retourner. »

Encadré par deux nattes nouées à leur extrémité d'un ruban de soie rose, le visage d'Edith reposait, souriant et calme, sur l'oreiller. Une collerette de guipure terminait en auréole sa chemise autour du cou. Je ne pouvais reconnaître dans cette image de pensionnaire la vierge ardente dont les baisers laissaient sur mes lèvres leur brûlure. Fier de la victoire de ma raison, je m'assis un moment au bord du lit.

« — Vous m'avez rendu très heureux ce soir, Edith, en me permettant de mesurer l'étendue de mes forces morales.

» — Toute autre que moi eût pu servir à l'expérience, Marcel.

» — Mon mérite eût été moins grand et j'en eusse ressenti moins d'orgueil. »

Sur ce compliment, je baisai fraternellement un front rasséréiné. Un adieu de la main, d'une très petite main sortie de la blancheur des draps, une porte refermée sans bruit, le tintement de deux heures : ce fut tout.

XVII.

Je revis Edith l'année suivante, au cours des vacances qui me ramenèrent en famille à Bovrange. Un presque imperceptible sourire me donna tout à la fois la certitude qu'elle avait gardé le souvenir du jour d'orage et que ce souvenir ne lui était pas désagréable. Bien entendu, aucune allusion directe ou indirecte ne fit jaillir celui-ci de l'ombre du passé.

La villa n'avait jamais été mieux parée, ni plus animée. Une fleur nouvellement importée de l'Amérique du Sud, ou qui, du moins, nous était demeurée inconnue auparavant, excitait surtout l'attention. On l'appelait la tigridie œil-de-paon. Elle avait l'aspect aristocratique d'une orchidée, bien qu'elle appartînt à la famille des iridacées iridées. Ses sépales,

dont l'extrémité était d'un rouge vif, se divisaient en zones rouges, jaunes et violettes. Et ce qui la caractérisait, c'est que sa fleur, épanouie le matin, s'éteignait au coucher du soleil, non comme celle du liseron, pour renaître à l'aube, mais irrévocablement. Il fallait, pour jouir du spectacle de la tigridie en fleurs, aller lui rendre hommage le jour même où elle s'était épanouie, et c'est à quoi chacun de nous se gardait de manquer.

« — Félicité, disait mon père au retour d'une visite matinale au jardin, j'en ai trouvé cinq ouvertes aujourd'hui ! »

Des jardiniers étrangers sollicitaient, le dimanche, l'autorisation de contempler la plante nouvelle et un peu mystérieuse. La plupart de nos amis vinrent aussi, et parmi eux, les Reynald et les Bargy, qu'on retint pour le thé ; on le servit sur la petite terrasse parfumée de l'arôme des bégonias.

Théophile, récemment promu capitaine, passait son congé chez son père, dans le pavillon forestier. Robert était resté à Paris, redoutant sans doute un tête-à-tête avec Violette, bien que deux ans se fussent écoulés depuis la rupture.

Mon cousin paraissait rechercher les occasions de rencontrer Edith, et celle-ci ne me semblait pas indifférente aux attentions dont elle était l'objet de la part de l'officier. Un dîner les avait réunis chez M^{me} de Garches, qui, en les invitant ensemble, ainsi que moi, n'y avait mis nulle malice.

M^{lle} Reynald portait une toilette vieux rose rehaussée d'une ceinture émeraude et d'un bouquet

de Maréchal Niel du plus heureux effet. Avec sa peau bise, ses grands yeux de velours sombre à demi voilés par la frange de sa chevelure, ses mains et ses pieds menus, elle était vraiment séduisante, malgré la gaucherie de ses gestes et son allure anguleuse. Théophile, très en verve, lui parla sport, chasses à courre, voyages. C'était là son seul répertoire. Son habit noir lui seyait si bien qu'on n'eût pu deviner en lui un militaire en civil.

Edith se plaisait visiblement en sa compagnie. Aussi accepta-t-elle, après une muette interrogation à sa mère, l'invitation qu'adressa à la ronde mon oncle de Garches pour se rendre le surlendemain au spectacle d'un cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place et où la société de la ville se donnait rendez-vous tous les soirs.

Je fis retenir trois loges, et nous nous amusâmes tous aux pirouettes des clowns, aux gifles qu'ils font semblant de se donner, aux miracles d'équilibre qu'ils accomplissent en jouant, jambes en l'air, agglutinés en pyramide humaine, l'air de *Martha* sur un accordéon. L'Écossais enleva, bien entendu, la Sylphide sur son débonnaire cheval blanc, et je pensai au dernier ballet que dansa avec sa grâce accoutumée la grand'maman chérie de mon ami Gilbert de Voisins.

A l'issue de la représentation, fut-ce pour obéir à une simple politesse mondaine que Théo de Bargy s'offrit à M^{me} Reynald pour la reconduire chez elle avec sa fille ?

Un événement survint, qui brusqua les choses.

Le comte de Belmont-Prieuré et sa sœur, soucieux de recevoir à leur tour les amis qui, à diverses reprises, les avaient invités, organisèrent un déjeuner auquel ils convièrent, avec M^{me} de Tarabelle et nous, les de Garches, les Reynald et les de Bargy. Pour ne pas imposer à nos hôtes un peuple trop nombreux de cochers et de valets de pied, on se préoccupa de réduire le plus possible les moyens de transport.

En procédant ainsi, on arriverait à tasser les invités en deux voitures. Les jeunes gens précéderaient à cheval, — c'est-à-dire Edith, Théo et moi. Un des chevaux de chasse de mon oncle, très âgé mais encore vert, et qu'on attelait d'ordinaire au tilbury, serait pour moi une monture acceptable. Je m'en servais parfois pour me rendre à la tenderie ou pour aller cueillir des cèpes dans la forêt de Vert-Bois. Edith avait ramené d'Angleterre Patrick, et Théo avait à sa disposition les chevaux de selle de son père.

A dix heures et demie, les palfreniers conduisirent au perron les trois bêtes sellées, tandis que deux landaus à la file emmenaient, comme pour un mariage, le gros des invités. J'admirai l'habit de cheval très sobre d'Edith, avec sa jupe large à la mode du temps, sa veste gris souris ouverte sur un gilet blanc et le diminutif de chapeau haut de forme qui pointait un peu en avant, retenu par un lacet passé sous le chignon. Nous prîmes par la prairie, car nous avions le loisir d'allonger à notre gré le trajet. Un temps de galop permit à Edith de franchir avec élégance deux ou trois meules de foin. Excitée par

l'exercice, elle tourna bride, reprit du champ et lança de nouveau Patrick vers les obstacles. A ce moment, une faucheuse mécanique se mit en marche, avec un bruit de ferraille, en faisant jaillir un jet de fumée blanche. Effrayé, Patrick prit le mors aux dents et partit ventre à terre dans la direction de la gare. Edith ne pouvait que se maintenir en selle, incapable de guider sa monture. Son chapeau roula dans l'herbe. Nous avions réussi, Théo et moi, par de vigoureux coups d'éperon, à rejoindre le cheval emballé, mais le galop si proche de ses compagnons échauffait de plus en plus celui-ci, dont l'allure s'accélérait sans cesse.

Nous passâmes en trombe sur le chemin pavé qui conduit à la station. Un nouvel espace de prairies s'ouvrait heureusement devant nous. Mais au lieu de suivre la ligne droite, Patrick obliqua, se rapprochant de la voie ferrée, et se précipita vers la barrière fermée du passage à niveau. Un frisson faillit me désarçonner, car le péril, cette fois, semblait inévitable. Je verrai toute ma vie Théo, presque debout sur ses étriers, cravachant son cheval avec rage, gagner du terrain par la diagonale, atteindre Edith, la saisir par la taille, l'enlever en plein galop comme l'Écossais l'avait fait de la Sylphide, tandis que Patrick, médusé, secouait un étrier vide devant l'express.

Très émue, M^{lle} Reynald s'était laissé glisser le long de l'encolure. D'un bond, Théo mit pied à terre. Ses bras se refermèrent passionnément sur la jeune fille, qui s'était blottie contre son cœur.

Aucune parole ne fut prononcée. Ce seul geste les résuma toutes.

Au trot, je rebroussai chemin, recueillant sans me presser la cravache d'Edith, son peigne d'écaille, son chapeau, le ruban qui nouait sa chevelure, et quand je revins, chargé de mes trophées, je trouvai assis l'un près de l'autre, sur un tertre gazonné, non loin des deux chevaux qui broutaient, Théophile de Bargy et ma future cousine se regardant avec des yeux extasiés.

Par des raccourcis qui m'étaient familiers, nous gagnâmes Froidbourg à travers bois, en nous baissant alternativement sous les branches déjà frôlées par l'automne. Les voitures venaient d'arriver et nous n'eûmes pas à nous excuser du retard. Edith prit sa mère à part, dans un angle du salon, tandis que Théophile entraînait sous quelque prétexte son père au jardin.

Le menu, exclusivement composé de ce que pouvait fournir la propriété, fut royal. C'était le temps où, sans grande dépense, il était loisible aux gentils-hommes fermiers d'offrir à leurs amis, en ce coin de terre béni, une chère succulente et authentique, suivie de fruits que Violette Rambert n'eût pas manqué de comparer à ceux du paradis terrestre. Des truites au bleu qui, deux heures avant, s'ébattaient encore dans l'eau vive, ouvraient le cortège, assaisonnées de beurre fondu et accompagnées de pommes de terre cuites à la vapeur. Deux lièvres à la crème, dont le four avait doré la chair piquée de lard, se présentèrent ensuite, avec une marmelade de pommes dont un filet de citron relevait

la saveur. Le garde qui servait, assisté du cocher, en gants blancs, de M^{me} de Tarabelle, apporta comme troisième service, six perdreaux caparaçonnés de feuilles de vigne et découpés d'avance en deux. L'écarlate d'un buisson d'écrevisses offertes bouillantes, et non froides ainsi qu'une évidente erreur de goût les fait trop souvent figurer aux repas, succéda aux rousseurs des gibiers, qu'un Chambertin 65, dernier vestige de la cave du vieux comte, avait honoré d'un fumet de haut prix.

Au dessert, des tartes aux prunes, à la pâte mince et croquante, abondamment sucrées et toutes juteuses précédèrent la distribution des pêches, des poires, des noisettes, des grappes de raisin noir et blanc qui, depuis le début du déjeuner, encadrés de la pourpre d'un décor de vigne vierge constellé de dahlias jaunes, ornaient la table avec magnificence.

C'est le moment que choisit M. de Bargy pour frapper discrètement sur son verre, redresser sa taille d'ancien officier de cavalerie, effiler sa moustache cirée, et, après quelques minutes d'un silence impressionnant, prononcer d'une voix ferme les paroles suivantes :

« — Mes chers parents et amis, j'ai l'honneur de vous annoncer les fiançailles de mon fils aîné, le capitaine Théophile de Bargy, avec la charmante M^{lle} Edith Reynald. Je lève mon verre au bonheur et à la prospérité des jeunes époux. »

Le tintement des flûtes de champagne entrechoquées se perdit dans le bruit des félicitations et des baisers.

Au fond, tout en me réjouissant de voir Edith

pourvue d'un mari dont l'âge et l'idéal moyen lui promettaient la destinée qu'elle ambitionnait, ces fiançailles bourgeoises célébrées dans la banalité de leurs rites accoutumés et auxquelles ne manqua même pas le sauvetage fashionable dont tout Octave Feuillet les eût fait précéder, me mirent en garde contre l'indigence des cœurs qui s'en contentent. J'eus la vision d'une vie de garnison, de relations quelconques, de vaines préoccupations, d'une lignée soumise aux mêmes lois héréditaires. Et je ne me demandai pas longtemps à laquelle, d'Edith ou de Violette, j'attribuais, avec le caractère le plus élevé, le sort le plus digne de respect.

XVIII.

Des ténèbres m'entourent qu'en vain mes yeux cherchent à percer. Je suis enveloppé d'ondes sonores, mais leur douceur et leur homogénéité sont telles qu'elles semblent atténuer la nuit qu'elles parfument. Jaillies des entrailles de la terre, elles pénètrent mon cœur de spirales à la fois lancinantes et voluptueuses. Tout mon être est tendu, projeté hors du temps et de l'espace dans un monde irréel qui n'est que musique et nuit. L'extase se prolonge dans l'anéantissement de tout ce qui fut, jusqu'à cet instant d'indicible émoi. Aux cent voix d'un invisible orchestre s'associent des plaintes angoissées évoquant les millénaires inquiétudes humaines. Une

lueur verte à peine plus distincte que la sortie lointaine d'une grotte éclaire faiblement la masse grise de créatures informes accroupies dans l'obscurité. Une corde semble les réunir ; tout à coup, sur un accord douloureux, trois cris successifs déchirent l'ombre : *Es riss ! Es riss ! Es riss !*

A ce moment un petit homme bondit, à deux pas de moi, vers les êtres amorphes, saisit un de leurs bras et les redrese, en abaisse un autre, et d'une voix glapissante s'écrie : *Heller ! Heller !* Un jet de lumière phosphorescente éclaire son visage en casse-noisette, son feutre gris, sa redingote marron. *Dunkler ! Dunkler !* ordonne-t-il encore. Et la nuit se referme, tandis que les fumées des surhumaines harmonies me grisent, entretenant la chimère de mon rêve.

Je suis tenaillé par la faim à en défaillir, et rien au monde ne pourrait m'arracher aux sensations qui m'enivrent comme un opium divin.

En ce temps-là, on quittait Mayence à cinq heures du matin, et depuis ce moment j'étais à jeun. Après l'interminable voyage, sur le quai d'une gare qu'on commençait à pavoiser de bleu et de blanc, à festonner de sapins fraîchement coupés dans les forêts de Franconie, Louis Brassin s'était élancé à la portière de notre wagon :

« — Vite ! Vite ! on répète à quatre heures ! J'ai vos invitations. Une voiture est là, qui vous attend. Nous n'avons que le temps de nous précipiter au théâtre ! »

De gré ou de force, les arrivants furent poussés dans la calèche dont le timon, selon la mode locale,

n'était accosté que d'une seule haridelle, et quelques instants après, affamé, exténué, fiévreux, perdant toute notion d'heure et de lieu, j'étais plongé dans l'extase de la scène des Nornes.

Après tant d'années, — car c'était en 1876 au début du mois d'août, — un frisson me parcourt encore de la tête aux pieds lorsque je me remémore cet instant capital de ma vie.

M^{me} de Tarabelle m'avait dit :

« — Tu iras à Bayreuth. Et tu écouteras pour nous deux, car mon âge m'interdit pareille équipée. »

A cette époque, on ne savait au juste où prendre, sur la carte, cette ville où Richard Wagner avait eu, parmi tant de folies, celle de construire un théâtre. Certains confondaient la cité de Jean-Paul avec Beyrouth.

« — Vraiment, m'avait dit une dame, assez jolie pour faire excuser son ignorance, vous allez jusqu'en Syrie pour écouter de la musique ? »

Malgré les quolibets, quelques-uns tenaient bon. Avec la collaboration d'un ami, j'avais, durant tout l'hiver précédent, fait sur les quatre partitions du *Ring* des conférences approfondies, avec interprétations musicales, ce qui me fit connaître dans ses moindres détails l'œuvre immense. Avant-garde de l'avant-garde, nous pèlerinions au lieu saint « devant que les chandelles fussent allumées ». Tant de zèle et d'exactitude nous valurent, à une demi-douzaine d'apôtres fervents, l'immense joie des répétitions d'ensemble qui exaltèrent nos cœurs et bouleversèrent profondément nos directions artistiques. Une

foi nouvelle entrainait en nous, avec un élargissement de notre existence spirituelle et une augmentation des forces essentielles de notre être. Rien n'eut jamais sur moi d'action plus décisive; et si j'arrête à Bayreuth ce recueil d'impressions à la fois véridiques et fictives, c'est que la secousse que j'y ressentis marque la fin de mon adolescence. Peut-être reprendrai-je un jour, à partir de cette date, la suite de ces mémoires. Mais il ne s'agira plus désormais que de faits et de personnages réels, se mouvant dans leur cadre authentique, tandis qu'ici, transposant parfois des décors peints d'après nature, je me suis plu à y faire évoluer quelques caractères synthétiquement taillés dans la soie et la bure de mes lointains souvenirs.

Il était près de minuit quand nous sortîmes, fourbus et extasiés, du temple (je n'ose écrire « théâtre ») pour disputer quelques comestibles à ses desservants, survenus en avalanche avec des barbes hirsutes, des manteaux vert-bouteille et des chapeaux démesurés, dans la sapinière à peine équarrie qu'on décorait déjà du nom de restaurant, bien qu'il n'y eût encore là ni victuailles, ni sièges, ni matériel. Mais l'artillerie des futailles était imposante, à laquelle d'innombrables petits pains au jambon servaient de munitions. L'envers du théâtre ne m'est jamais, plus qu'à Bayreuth, apparu dans sa décevante réalité. Ah! voir le sublime Wotan, après avoir réglé les destinées des dieux et des hommes, mordre à même une saucisse et réclamer avec colère une cinquième « demi » qu'on tarde à lui apporter...

Wagner passa, offrant le bras à la Materna. Hochs et vivats, chapeaux agités. Radieux, il marcha à l'assaut des « moss » qu'inlassablement les serveuses débitaient sur une planche soutenue par des tonneaux. Mme Cosima Wagner suivit, traînant une cour de princes et d'archiducs, saluée à son tour d'applaudissements et de cris de bienvenue. Puis Unger, le ténor, Hans Richter et l'exquise Lily Lehman, dans l'éclat de ses vingt ans, tous acclamés. Chacun s'installa comme il put, dans l'arome du sapin frais uni à celui de la bière.

Liszt parut le dernier, bénisseur et souriant, à la tête d'un cortège de femmes à panaches, à corsages fleuris, dont l'une me frappa par l'élégante sobriété de sa toilette et surtout par l'acuité de son regard de saphir sombre. Elle était blonde et mince, mais je ne perçus que la lumière de ce regard, qui par hasard se posa sur le mien. J'eus peine à en supporter l'irradiation presque magnétique et baissai les yeux. Quand je les relevai, l'inconnue avait disparu dans la foule.

XIX.

Le lendemain en m'éveillant, place du Marché, chez le quincaillier Karl Boller à qui m'avait expédié le hasard des billets de logement, et dans la maison duquel je ne manquai désormais jamais de prendre mes quartiers toutes les fois que je retournai à

Bayreuth, je reçus ce mot de Louis Brassin, apporté par un groom :

« Vous êtes invité avec nous à une réception chez Liszt, à Wahnfried, pour midi précis. Tenue de voyage. Dînerons à deux heures à la *Sonne*.

» A quatre heures, répétition générale de *Siegfried*. Il y aura foule. Le Roi, mécontent hier de l'acoustique de la salle, a ordonné que celle-ci fût remplie aujourd'hui. Je vous conseille de monter au théâtre avant l'appel des cuivres. D'ailleurs, si vous dînez avec nous, nous ferons route ensemble. »

Lorsqu'après une promenade dans les allées désuètes et provinciales du parc je franchis, le cœur battant, le seuil de la villa Wahnfried, un laquais galonné et vêtu comme on n'en voit qu'au fond de l'Allemagne m'introduisit dans le salon où, debout, près du piano, Liszt tenait déjà tête à l'assaut de ses admiratrices. Je ne fus pas trop surpris de reconnaître, dans un groupe, M. et M^{me} Juste Audiffrey. Le statuaire avait exécuté récemment, pour la ville de Pesth, un buste très ressemblant de l'illustre musicien hongrois, et leurs rapports, depuis lors, étaient fréquents. J'avais rencontré Liszt chez la Générale, où il avait fait un séjour pour donner à l'artiste les séances de pose nécessaires. Ceci rapprocha rapidement les distances. Quelques présentations à des dames d'âge indécis me laissèrent indifférent ; tout à coup, de derrière un hortensia blanc qui, posé à l'extrémité du piano, me l'avait cachée jusquelà, la flèche du regard bleu entrevu la veille me traversa le cœur. Et avant que j'eusse pu me

composer une attitude quelconque, j'entendis Liszt prononcer ces paroles qui me couvrirent à la fois d'orgueil et de confusion :

« — Lady Viviane, ce jeune homme a des qualités qui vous plairont. Il a plus fait pour la cause, spontanément et tout seul, que beaucoup de nos comités de propagande. A vous deux, vous changeriez l'axe de l'univers. »

Lizt aimait les comparaisons excessives.

Je rougis, pâlis, et m'effaçai tout à fait quand, se détachant du groupe, la dame à qui je venais d'être présenté en termes si élogieux, me tendit la main et me dit :

« — Soyons amis. Un artiste doit être un apôtre. Le Maître nous a donné l'exemple. Suivons-le avec notre cœur. »

Bien qu'elle s'exprimât en français avec la plus grande aisance, elle avait une façon de prononcer « apôtre » et « cœur » qui décelait une origine anglaise. J'appris par la Générale que, mariée à un grand seigneur italien dont elle n'arriva point à réprimer la passion pour le jeu, elle s'était séparée de lui et lui servait une rente pour qu'il la débarrassât de sa présence. Le divorce n'existant pas sous la législation italienne, elle avait reconquis de la sorte le maximum de liberté que pouvaient lui accorder la loi et les convenances. L'hôtel qu'elle possédait avenue Marceau et la villa qu'elle s'était fait construire à San Domenico di Fiesole permettaient à Lady Viviane de recevoir ses amis, choisis avec discernement, et de partager avec eux une

existence exclusivement consacrée aux jouissances esthétiques.

« — La Générale m'avait déjà parlé de vous, ajouta-t-elle. J'ai cru vous reconnaître hier soir au restaurant. Me suis-je trompée ?

» — Non, car je vous ai reconnue, moi, sans vous avoir jamais vue. »

Ces paroles dites, j'aurais voulu les rattraper. J'étais vexé de m'être livré ainsi, sans y réfléchir, et avec une pointe d'impertinence. Une Française se fût rebiffée. Mais le caractère anglo-saxon a des indulgences, et ma phrase serrait de si près un texte de la *Walküre*, qu'elle ressemblait à une citation. C'est ce qui me sauva. Lady Viviane sourit et répartit :

« — Puisqu'il en est ainsi, Siegmund, vous serez le bienvenu chez moi. J'ai loué pour la saison la Fantaisie. J'espère que son parc au moins vous plaira. »

Je m'inclinai et portai sa main dévotement à mes lèvres. Nous nous rencontrâmes le soir, durant un entr'acte, dans les jardins qui environnent le théâtre. Pauvres jardins plantés de tiges d'allumettes, emplis de scories, de brique pilée, de gravier du Rhin qu'on n'avait pas encore eu le temps d'étendre sur le chemin. Seul, le site admirable de la colline sacrée qui domine la ville au centre d'une ceinture de forêts faisait pressentir la collaboration, voulue par Wagner, de la nature. Et alors comme aujourd'hui, les coudes du Mein Rouge se teintaient, après le deuxième acte, de vermillon et d'orangé dans les vapeurs bleutées de la plaine.

La foule était dense. Foule populacière et bruyante, où les sous-officiers dominaient. Par ordre, les casernes avaient donné, avec toute la petite bourgeoisie de Bayreuth. Les casernes, en présence de l'épopée de *Siegfried* ! Durant le spectacle, il y eut des étternuements, des crachats, des bruits de nez mouchés, des battements de pieds. Ce fut odieux, malgré la sublimité du spectacle. Je me bornai à saluer de loin Lady Viviane, n'osant l'aborder dans ce hourvari. Furieux, le Roi décida que le lendemain, pour la répétition générale de la *Walküre*, personne ne serait autorisé à pénétrer dans la salle. Personne, absolument personne, sauf lui.

Grâce à Liszt, nous arrivâmes néanmoins à tromper sa vigilance. Au-dessus de la Fürstengallerie dans laquelle pénétrait furtivement Louis II au moment où s'écartait le rideau de scène, pour en sortir à l'instant qu'il se refermait sur le dénouement, régnait une loge circulaire qui pouvait contenir environ soixante personnes. La journée se passa en intrigues de tout genre pour être admis au nombre des élus. On nous fit à tous la leçon : entrer un quart d'heure à l'avance, ne pas bouger aux entr'actes, ne sortir qu'après que le rideau de la loge royale se fût dûment refermé sur le départ du Roi fou... C'est dans ces conditions que j'assistai, à demi assis sur une banquette où se tassaient cent cinquante personnes, aux amours pathétiques de Sieglinde et à l'encerclement de Brunnhild dans les flammes de la roche ardente. Bien que Wotan chantât faux, la répétition fut profondément émouvante tant

l'accord était complet entre la musique, le décor et la scène. Et puis il y avait la Materna, vraiment surhumaine, Niemann, dont l'âge n'avait rien enlevé au talent, et un ensemble de Valkyries tumultueux à souhait. Hans Richter s'était assimilé la partition au point qu'il la dirigeait de mémoire, comme d'ailleurs les trois autres. Jamais Wagner ne l'interrompit, tandis qu'à tout instant il faisait, en sautant sur la scène, des observations à un chanteur sur ses gestes ou ses attitudes, aux électriciens sur l'intensité de l'éclairage. La régie seule semblait le passionner. N'avait-il pas pour la musique, abandonné à Richter tous ses pouvoirs ? Et Wilhelm, installé aux premiers violons sur un pupitre surélevé d'où, seul de tous les instrumentistes, il avait la faveur de percevoir la scène, n'était-il pas le chef idéal du quatuor à cordes ?

Mais l'acoustique de la salle vide, cette fois encore irrita le Roi, qui voulut que le lendemain, pour la répétition générale de *Rheingold*, il y eût un auditoire composé de gens sachant se conduire avec décence et assez nombreux pour occuper au moins la moitié des quinze cents places que contient la salle. On finit par où l'on eût dû commencer : tarifer les billets et les mettre en vente. Pour vingt marks, chacun put s'offrir l'adorable féerie qui sert de prologue aux Nibelungen. La dépense d'une pièce d'or marquait, à cette époque éloignée, l'étiage d'un spectateur de bonne compagnie. Avec les nouveaux arrivants, nous constituâmes un public suffisant, et le Roi, cette fois enfin, fut satisfait. J'avais hâte de

revoir Lady Viviane et voulus profiter des quelques jours qui nous séparaient de la première représentation pour me présenter à la Fantaisie. Précisément, elle vint en ville le lendemain de la répétition du *Rheingold*. On me signala ses postiers pommelés, attelés de cordes, conduits par un postillon vert et noir.

.

ICI S'ARRÊTE LE MANUSCRIT.

Les indications qui suivent reproduisent, sans ordonnance définie, les éléments les plus significatifs des dernières conversations.

Toilette de Lady Viviane : afin d'éviter l'affreux costume de voyage de l'époque (sauf dans une réception où elle devait paraître en toilette du soir), elle est toujours vêtue d'une sorte de « houppelande » en soie grise que ferment deux boutons de diamants noirs sertis d'émeraudes. (Rappel du postillon vert et noir.) Panama souple à larges bords.

Premières représentations du Ring. Nouveaux détails documentaires.

Marcel prolonge son séjour à Bayreuth. Ses entrevues avec Lady Viviane se multiplient. Elle prend sur le jeune homme une influence bientôt tendre. Marcel, dans son fanatisme wagnérien, s'inquiète de sentir de la réserve dans l'enthousiasme de Lady Viviane. Cette inquiétude, c'est consciemment qu'elle

l'a mise en lui, — voyant plus loin, plus haut, — afin qu'il ne s'enferme pas dans le wagnérisme en tant que formule doctrinale.

L'auteur ne se dissimulait pas la grande difficulté de cette mise au point : faire le procès de la théorie philosophico-esthétique de Wagner, sans renier un culte musical qu'il avait été des premiers à propager et auquel ardemment il demeurait fidèle.

Il était périlleux, en outre, d'amener un élément restrictif au moment et au lieu même du pèlerinage désignés, après l'insensible crescendo du livre, pour l'épanouissement de Marcel. (Art, aube de l'amour.) Car il ne devait rien perdre du caractère frais et juvénile dans lequel est tenu tout le personnage.

A ceci l'auteur répondait : « Restriction ? — Élargissement, au contraire ! » Il s'agit pour Lady Viviane d'enrichir, d'embellir, d'affiner chez Marcel une trame de vie déjà formée, comme chez elle-même, de fibres d'art, de nature et d'amour indissociablement tissés. Toute élévation sera donc, entre eux, rapprochement.

Lady Viviane a passé de longs mois à Paris. Elle a pu entendre Ruth, les deux premières Béatitudes, et même une partie de la troisième : « Heureux ceux qui pleurent. » Pas un dimanche, elle n'a failli à entendre Franck improviser sur l'orgue de Sainte-Clotilde. « Ce petit professeur qui simplement déverse là des flots de musique du haut de la tribune, c'est tout de même autre chose ! Celui-là, pour se faire comprendre, n'a pas besoin de géants en peluche, et de béliers en zinc. Il ne lui faut que la musique. » Une autre fois : « Il ne faut pas être jobard : les moutons, les ours, les lézards et les crapauds, ça ne va plus. »

Lady Viviane allait, en somme, prononcer des vérités aujourd'hui acquises mais qui, dans le cadre volontairement suranné du livre, devaient sonner comme des prophéties presque sacrilèges: « Cette formule impérative et puérile peut s'adapter à la psychologie d'un peuple barbare, ivre de discipline. En dehors de là et malgré la splendeur sonore dont nous comble Bayreuth, elle va peser funestement sur le drame lyrique : Lady Viviane devait un soir, — comme l'auteur, — conclure : « La Vérité, ce sont les improvisations de Franck, et le XV^e de Beethoven. »

Peut-être, un autre soir murmurant à Marcel :

J'ai presque peur en vérité,
Tant je sens mon âme enchaînée.....

lui eût-elle révélé Verlaine en réaction contre la prison d'or du Parnasse.

Et en quittant Bayreuth, elle terminait les Préludes par cette phrase : « Je vous attends à Fiesole. J'y serai seule jusqu'à Noël. »



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 JUILLET MIL NEUF CENT VINGT ET UN
PAR L'IMPRIMERIE BÉNARD A LIÈGE
POUR LES ÉDITIONS ROBERT SAND
A BRUXELLES.



LES ÉDITIONS ROBERT SAND

BRUXELLES, 86, rue de la Montagne — Téléph. Br. 113.22

LUCIEN CHRISTOPHE

HOMMAGE A ALBERT GIRAUD

Une plaquette de luxe in-4^o tirée à :

20 exemplaires sur Japon impérial (épuisés)

80 exemplaires sur Van Gelder Fr. 7.50

CHARLES-ANDRÉ GROUAS

LES SILVES

Poèmes.

Un volume in-16 tiré à :

90 exemplaires sur Hollande Fr. 20.—

550 exemplaires sur Featherweight » 5.—

MAX ELSKAMP

SOUS LES TENTES DE L'EXODE

Poèmes

Bois originaux gravés par l'auteur et tirés en deux couleurs.

Un volume in-16 tiré à :

55 exemplaires sur Japon (épuisés)

220 exemplaires sur Vélin à la cuve (épuisés)

Pour paraître prochainement :

ÉMILE VAN ARENBERGH

LES MÉDAILLES

Poèmes.